

VIE
DE
CHARLES BUISINE

SCULPTEUR A LILLE

CHEVALIER DE SAINT-GRÉGOIRE-LE-GRAND

PAR L'ABBÉ HUARD

VICE-DOYEN, CURÉ D'ANZIN



LILLE

IMPRIMERIE H. MOREL ET C^o, RUE DE PAS, 19

—
1895

VIE
DE
CHARLES BUISINE

SCULPTEUR A LILLE

CHEVALIER DE SAINT-GRÉGOIRE-LE-GRAND

PAR L'ABBÉ HUARD

VICE-DOYEN, CURÉ D'ANZIN



LILLE

IMPRIMERIE H. MOREL ET C^{ie}, RUE DE PAS, 19

—
1895

THE
GREAT BRITISH

AMERICAN

REPUBLICAN

OF

THE

1850

NEW YORK

1850

VIE

DE

CHARLES BUISINE

10 4

ETV

III

CHARLES BURTON



+



CHARLES BUISINE

SCULPTEUR

CHEVALIER DE SAINT-GRÉGOIRE-LE-GRAND

1820-1893

A LA MÉMOIRE

DE

CHARLES BUISINE

A SA FAMILLE

A SES AMIS



HOMMAGE DE CORDIAL ATTACHEMENT

ET DE PIEUX SOUVENIR



CHAPITRE PREMIER

JOURNAL DE SON ENFANCE

Un bon arbre produit de bons fruits, aussi est-ce un honneur de constater en ses ancêtres une fidélité constante dans la pratique du bien.

Charles Buisine était heureux de ce privilège, et montrait avec une légitime fierté l'arbre généalogique de sa nombreuse famille.

A son tronc se lisait l'année 1676, et six rameaux vigoureux lui faisaient une magnifique couronne.

Chaque branche de cet arbre fécond s'était développée saine, droite et touffue; spectacle ordinaire pour les arbres de nos bois, spectacle

rare quand il s'agit d'un arbre de famille portant les générations successives de notre changeante humanité. Combien peu de vies d'hommes demeurent semblables à elles-mêmes du berceau à la tombe, et quel phénomène extraordinaire de rencontrer une famille, pouvant, à travers les siècles, inscrire sur son blason comme devise fidèle : *Vita immaculata*. De père en fils, nous sommes demeurés sans tâche !

Une nombreuse postérité est un des caractères distinctifs de cette noble lignée. Philippe Buisine, son chef, vit sept enfants grandir à son foyer, et c'est une exception unique de rencontrer parmi ses descendants, une branche où fleurissent seulement quatre rejetons.

De père en fils, le métier paternel se transmet avec une admirable fidélité.

Tous sont et demeurent maîtres menuisiers, et si, avec le progrès, l'atelier devient artistique, si des chefs-d'œuvre s'épanouissent là où se débitaient autrefois de simples boiseries ; si les

patrons se nomment sculpteurs, ils conservent encore leur titre de menuisiers.

Les ancêtres figuraient avec honneur dans les Corporations et plusieurs d'entre eux en furent nommés les doyens. Ces honorables fonctions sont rappelées sur toutes les lettres mortuaires, soigneusement conservées comme parchemins de noblesse. A côté de la profession du défunt, elles portent toutes la touchante mention de Confrère du Très Saint Sacrement. De génération en génération, chacun avait tenu à rendre des hommages publics au Dieu de l'Eucharistie, et cette affirmation constante de la foi indique la source à laquelle ces âmes d'élite avaient puisé la vertu.

L'attachement à Dieu est inséparable de l'amour de la patrie; aussi, verrons-nous parmi les collatéraux, des soldats qui, obscurément, ont donné leur vie pour la France. Deux ont versé leur sang aux jours des grands deuils nationaux. Le premier à la désastreuse retraite de Russie, l'autre à la bataille de Leipzick.

La génération suivante payera aussi sa dette au pays ; l'un des siens sera immolé sur la terre d'Afrique.

Le père de celui dont nous retraçons la vie, naquit le 23 Janvier 1793. Élevé par ses parents dans les principes de la religion, il ne ressentit pas les désastreuses conséquences de la tourmente révolutionnaire. Marié le 26 Juillet 1819 à Catherine Lavaine, il travaillait dans l'atelier de son père, et l'établissement lui fut cédé deux années plus tard. Le 20 Juillet 1820, Dieu lui donna son premier enfant, c'était notre Charles-Alexis-François. Nous avons quelques renseignements sur ses premières années : renseignements précieux, car, au déclin de sa vie, il les avait écrits de sa main. La mort malheureusement interrompit ce récit.

L'amitié que lui portait son vénérable aïeul est un de ses plus doux souvenirs. Charles avait senti, sous la glace des ans, la tendresse du grand père bien aimé qui l'embrassait rarement, mais lui donnait, en signe d'affection,

les plus jolies fleurs de son jardin. Une superbe plante de giroflées avait souvent la préférence, aussi cette fleur lui fût-elle toujours chère.

L'âge de commencer ses études arrivé, l'enfant fut placé sous la direction des Frères de la doctrine chrétienne. Les choses allèrent à merveille au début : le maître avait compris le caractère difficile de l'élève, il avait su prendre cette petite nature entière, indépendante, impressionnable, et sous son écorce un peu rude, il avait deviné un cœur d'or. Malheureusement, un changement de professeur se produisit. Le nouveau Frère était sévère, et au lieu d'assouplir son élève par la douceur, il le brisa. Là, on ne lui donnait pas de fleurs, mais des coups de férule, et cet instrument de torture l'exaspéra tellement que ses parents se virent dans la nécessité de le retirer. Il fut placé dans une école dirigée par un homonyme, M. Buisine, habitant le quartier ; et le vieillard semble être encore sous l'impression de ses jeunes ans, lorsqu'il écrit : « On ne s'y trouvait pas très

bien, mais il n'y était pas question de férule ».

Les études littéraires ne se poursuivirent guère au-delà de la première Communion, et, ce grand acte accompli, Charles ne tarda pas à être mis au travail. Comme le dessin devait lui être très utile, ses parents l'envoyèrent aux écoles académiques. Là encore, il ne rencontra pas ce qu'il aurait souhaité, et, s'il faut l'en croire, le maître était insuffisant. L'élève avoue humblement que, pendant cette période, « il ne fit pas grand chose ». Le professeur s'occupait peu de sa classe ; ses leçons, au lieu d'être attrayantes, comme on l'avait rêvé, rebutaient par leur monotonie ; il fallait passer « des leçons entières sur un œil, sur un nez », et si cette méthode pouvait avoir des avantages pour inculquer parfaitement les premières notions du dessin, du moins elle n'était pas du goût de Charles, qui voulait marcher en cet art à pas de géant.

Peut-être la méthode du professeur était-elle médiocre, à coup sûr l'esprit des élèves était

détestable. Déjà sectaires au premier âge, ces enfants se plaisaient à rendre la vie dure à un fils de catholique et de royaliste, et le père Buisine avait et méritait en tous points cette excellente réputation. Leur moralité laissait aussi beaucoup à désirer, et l'enfant, de retour au logis, répétait à ses parents, le rouge au front, les conversations et les mauvais propos qu'il entendait tomber des lèvres corrompues de ses malheureux condisciples.

S'il était important, pour l'avenir de Charles, qu'il connût le dessin, il était indispensable qu'il conservât la pureté de son cœur ; aussi ses parents n'hésitèrent pas à le retirer d'une école où l'on apprenait l'immoralité bien plus que le dessin. « J'avais cependant du goût et de la facilité, écrit-il, mais peu de constance ». Confession naïve qui nous révèle chez lui les qualités et les défauts des artistes.

Charles débuta donc comme ouvrier dans l'atelier de son père. Les premières années ne furent pas très brillantes ; sans doute, l'adoles-

cent apprit facilement son état de menuisier, mais souvent sa nature indépendante prenait le dessus, et la vie d'atelier lui paraissait bien monotone.

Son père était bon, trop bon peut-être, et condescendait à tous les désirs de son cher enfant. Rien ne lui était agréable comme de faire les courses : le mouvement allait à sa nature, et il n'avait pas de plus grande satisfaction que d'être envoyé au dehors pour des travaux, en compagnie de quelques ouvriers.

Charles aimait la musique ; il en avait commencé l'étude, étant enfant de chœur de sa paroisse. Ses parents lui donnèrent un professeur de violon, Monsieur Noguerre ; sous sa direction, l'élève ne tarda pas à faire de rapides progrès. Quand il put tirer de son instrument des sons agréables, on l'invita en soirée dans des familles, bonnes et chrétiennes, sans doute, mais ces occasions se renouvelant souvent, le travail en souffrait, et l'esprit était exposé à s'adonner plus volontiers au plaisir qu'aux

affaires. Ce fut la mère qui mit le holà : femme de travail, elle craignait pour son cher fils les effets de ces distractions fréquentes et les lui interdit complètement. Il fut contraint, non sans regret, de renoncer au violon et, dès lors, il se mit avec plus d'ardeur à la besogne.

Les qualités de sa riche nature ne tardèrent pas à se développer.

Tout avait manqué à sa formation artistique ; il s'était vu dans l'impossibilité d'approfondir les principes de son art ; ses études classiques avaient été interrompues au jour où il aurait pu en profiter sérieusement ; mais son énergie suppléa à ces regrettables lacunes. Dans ses moments de loisir, il apprend seul le dessin, il se met résolument à la sculpture, et comme il manque de modèles, il s'en va le soir prendre, sur les portes de quelque grande maison, l'empreinte de sculptures qu'il s'efforce de reproduire.

Ces dispositions décident ses parents à le mettre en apprentissage chez un bon sculpteur

de la ville. Les démarches nécessaires sont faites, mais les prétentions des patrons étant jugées inacceptables, on renonce à ce projet.

Cette déception ne décourage pas Charles. Il faut être apprenti avant d'être maître, dit le proverbe ; lui, deviendra maître, et maître illustre, sans avoir été apprenti !

L'attention du jeune homme, portée vers les choses de l'art, ne se désintéresse pas toutefois du côté pratique de la vie.

En 1840, il avait vingt ans, son père conclut un marché pour l'établissement de deux autels dans une église de village ; les parties les plus simples doivent être fournies par un menuisier de l'endroit, la partie artistique est réservée à M. Buisine, et il envoie Charles, accompagné de deux ouvriers, pour exécuter ce travail. On s'installe dans le pays le plus économiquement possible, et on se met à la besogne. Le jeune patron tient, jour par jour, note de toutes les dépenses, apprécie la valeur de la matière première employée, et quand au retour il veut

calculer le bénéfice, il découvre que son père est en perte de cent francs.

Dès ce jour, il veut se rendre compte de tout, établit soigneusement les prix de revient, et réforme les abus.

Le journal que traça sa main vieillie nous en fait l'aveu : vers cette époque, son cœur parla pour la première fois. Le bonheur rêvé était sans doute ajourné, mais déjà il l'entrevoyait. Comme il arrive souvent en pareille occasion, le choix, s'étant fait à l'aveugle, ne pouvait être approuvé. Quand le père apprit ce malheureux projet il se concerta avec sa femme ; tous deux jugèrent prudent de ne pas intervenir immédiatement et se contentèrent de s'en ouvrir au confesseur de leur fils. C'est le meilleur conseiller pour ramener à la raison un cœur qui s'abuse, et le jeune homme, éclairé par la grâce, fut assez généreux pour renoncer définitivement à son idéal. Ce sacrifice méritoire et si simplement accompli fut béni de Dieu, et magnifiquement récompensé dans l'avenir.

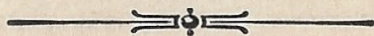
Charles se perfectionnait dans son art ; déjà il exécutait pour l'atelier des morceaux de sculpture dont son père était ravi. Son cousin Stalars l'appréciait aussi, et comme on lui avait confié un important travail, il résolut d'utiliser son jeune parent. Il s'agissait de décorer un café de Lille avec un luxe extraordinaire pour l'époque. Charles fut chargé de la sculpture : il mit à cette œuvre tout son talent, toute sa bonne volonté, et réussit au-delà de toute espérance.

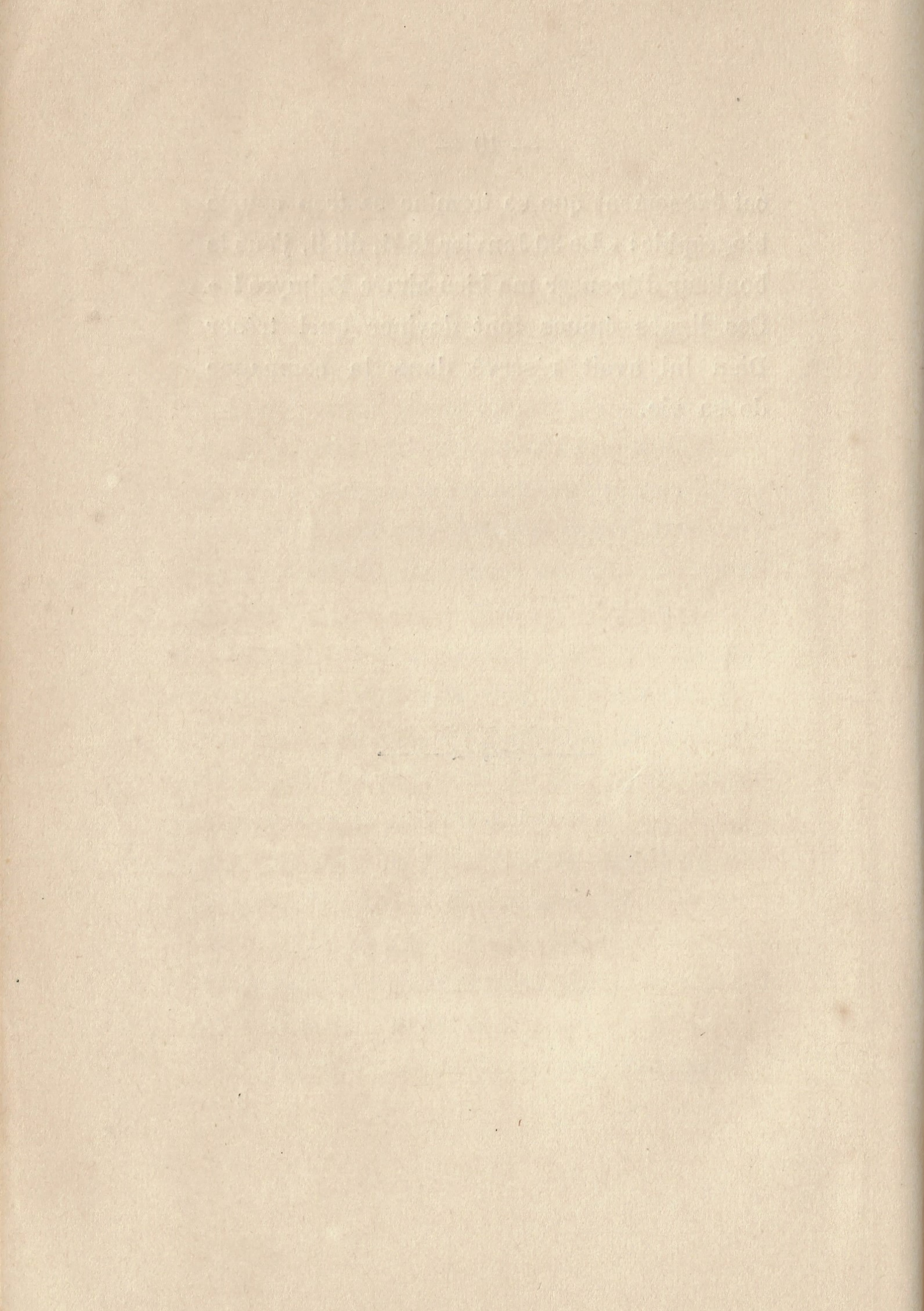
L'œuvre terminée, chacun rendit témoignage à l'artiste, et bientôt la voix de la presse vint s'ajouter à cet unanime concert. Le journal rendit hommage à son talent, et il fut cité avec éloge comme un sculpteur d'avenir.

Les travaux du café Français avaient établi sa réputation ; bientôt des commandes nouvelles vinrent récompenser les premiers succès, et, lancé dans la carrière, Charles songea sérieusement à fonder une famille.

Son choix fut heureux ; c'est par l'annonce de

cet évènement que se termine sa trop courte biographie : « Le 30 Janvier 1844, dit-il, j'eus le bonheur d'épouser ma bien-aimée Palmyre ! » Ces lignes émues font deviner quel trésor Dieu lui avait réservé dans la compagnie de sa vie.





CHAPITRE II

SES ENFANTS. — SES TRAVAUX

Le mariage fut célébré en l'église de Sainte-Catherine par M. l'abbé Bernard, doyen de la paroisse.

Ce vénérable ecclésiastique, dont le souvenir est encore vivant à Lille, portait grande affection aux époux; il souriait à leur joie, mais son cœur paternel n'était pas sans appréhension pour l'avenir. Il est vrai que Charles avait bien débuté, on pouvait espérer que les travaux ne lui manqueraient pas; cependant, le bon prêtre faisait, avec une pointe d'inquiétude, cette réflexion naïve: « Que ferez-vous donc quand

vous aurez meublé toutes les églises du département? » Ah! si Charles avait pu en ce moment entrevoir l'avenir, heureux prophète, il aurait répondu: « Après celles du département, il y a les églises de la France et du monde! »

Ses affaires en effet seront assez prospères pour lui permettre d'élever honorablement les douze enfants que le bon Dieu lui destinait.

Dix mois après leur union, en 1844, on fêta l'heureuse naissance d'une petite fille que l'on nomma Marie, puis ce fut Louise en 1846 et Thérèse en 1849.

Les époux, unis de sentiments comme ils l'étaient de cœur, ne formaient qu'une seule âme. Leur plus grand ennui était de se séparer, même pour quelques jours. Charles, obligé par ses affaires à de fréquents voyages, les entreprenait toujours avec regret, et sa plus grande joie était celle du retour. En le jugeant d'après les apparences, on l'aurait pu croire presque dur avec ses vivacités, sa grosse voix, sa barbe un peu hirsute, et l'on est très édifié lorsque,

dépouillant sa correspondance, on lit des pages débordantes de tendresse pour Celle dont l'affection lui est tout.

« J'aspire après le moment où je recevrai de
» tes nouvelles et bien plus encore le plaisir de
» t'embrasser... J'espère que tu ne t'ennuies pas
» trop, je te permets pourtant de t'ennuyer un
» peu quand je ne suis pas près de toi. Petite
» amie, pardonne-moi, je ne sais pas ce que je
» t'écris, je ne sais que t'aimer et non point te
» l'écrire ».

En dehors de la famille il ne trouve aucun plaisir. Voici quelques lignes d'une lettre datée de 1847.

« Je reviens à l'instant de la soirée musicale
» de chez M.... Il est onze heures du soir. Je
» profite de cette heure mystérieuse pour
» m'entretenir un moment avec toi, ma bien
» aimée... Quoique je sois très bien, le temps
» me semble long. Je suis fort bien reçu, j'ai
» dîné aujourd'hui avec notre ami, M..... et
» d'autres personnes, mais que tout cela est

» peu de chose auprès du plaisir que j'éprouve
» dans ma petite famille. Comme l'éloignement
» me le fait bien sentir ! Encore à peu près
» huit jours d'ennui, je ferai mon possible pour
» revenir au plus tôt. »

Les réponses de l'épouse ne sont pas moins affectueuses.

En 1848, elle écrivait : « Reviens le plus vite
» possible, je ne puis être heureuse un seul
» instant éloignée de toi. »

En 1849 : « Je pense toujours à toi, et si tu
» pouvais lire mes pensées, tu verrais que je
» te suis continuellement.... Pardonne-moi,
» mais c'est surtout quand tu es loin que je
» sens combien tu m'es cher. »

Et en une autre circonstance : « Parle-moi
» beaucoup de toi, dis-moi si tu te portes bien,
» et mets dans ta lettre un petit billet pour moi
» seule, car il faut toujours que je montre tes
» lettres et j'ai besoin de savoir que tu penses
» à moi ».

Charles condescend à cette demande quoi qu'il

la comprenne peu : « Mon amour pour toi n'est » un mystère pour personne, dit-il, et l'affection » que je ressens ne peut que me faire honneur ». Mais, pour répondre au naïf désir de sa chère femme, il lui fait sur papier séparé une protestation d'amour profond et éternel.

Comme elles manifestent encore cette union touchante les quelques lignes suivantes :

« Pardonne-moi de t'écrire mes ennuis et de » t'attrister peut-être, mais tu le sais, mon seul » bonheur c'est de te conter toutes mes peines » et d'épancher mon cœur dans le tien qui le » comprend si bien. »

Ils ne pouvaient en effet se passer l'un de l'autre. Non seulement ils s'entr'aidaient dans la direction intérieure de la maison, mais dans les affaires commerciales ils agissaient toujours de concert. Homme d'impression, exposé à trop de précipitation dans la décision, Charles trouvait en son épouse, avec l'esprit de prudence, une grande maturité de jugement ; se laissait-il décourager par les difficultés, elle était son

relèvement et son appui ; avec un tact exquis, elle se prêtait à toutes les circonstances, et paraissant garder la seconde place, elle exerçait sur la marche de la maison une influence souveraine.

Le bon Dieu continuait de bénir cette union si belle, et le cercle de famille s'élargissait rapidement.

Charles, leur quatrième enfant, naquit en 1851, puis Caroline en 1853, Edouard en 1856, Joseph en 1858, Gabrielle en 1860, Paul en 1862. Ce dernier ne devait vivre qu'une année, ce fut le seul ange dont Dieu leur demanda le sacrifice.

Ils l'acceptèrent en chrétiens, et reçurent, en cette douloureuse circonstance, les témoignages affectueux de leurs nombreux amis.

Parmi ces témoignages, il en est un qui leur fut particulièrement précieux ; il venait de la plume et du cœur d'un ami incomparable, de cet Edouard Lefort dont nous avons retracé la vie, et qu'il nous est doux de rencontrer encore.

Voici cette lettre que l'on aimera à conserver précieusement :

« Le Seigneur, mon cher Buisine, a fécondé et béni le jardin de votre famille et il est venu y cueillir une fleur privilégiée pour la transporter fraîche et pure dans son paradis.

» Votre foi est déjà venue adoucir votre douleur si légitime et elle offrira de plus en plus un baume consolateur à la plaie si vive qui vous est faite.

» L'enfant prédestiné qui vous est ravi si tôt est bien loin d'être perdu pour vous et les vôtres. Il est devenu l'ange de ses parents, de ses frères et sœurs, et il en restera le bien-aimé protecteur.

» Que la digne mère de ce petit ange le voie sourire du haut du ciel, la remerciant de lui avoir donné l'existence qui lui procure les délices éternelles sans avoir dû combattre.

» Consolez-vous, mon cher Buisine, dans ces pensées et recevez l'expression de mes sentiments les plus affectueux.

» *Signé* : ÉDOUARD LEFORT ».

Le vide causé par la mort de Paul ne tarda pas à être comblé ; quelques mois après, le bon Dieu leur envoyait Jeanne, puis Jean en 1866, et enfin Henri en 1870.

Telle fut la couronne donnée par Dieu aux époux si chrétiennement unis, couronne bien aimée dont les fleurs diverses furent cultivées avec une égale tendresse. L'amour dont le père entourait ses chers enfants n'avait rien de cette mollesse d'éducation, si à la mode de nos jours ; mais la fermeté présidait à tous ses actes, et sans défaillance il cherchait, avec une vive ardeur, le bien spirituel de tous les siens. Tel était son but suprême, et tous les avantages de la position ou de la fortune semblaient petits quand il les comparait à l'intérêt des âmes.

Béni dans ses enfants, Charles Buisine ne l'était pas moins dans ses affaires. Son talent, son énergie, sa persévérance avaient produit leurs fruits.

Dès 1849, nous voyons par sa correspondance toute la joie qu'il en ressent.

« Je suis heureux en voyant nos affaires si
» florissantes, dit-il, j'en remercie infiniment
» le bon Dieu. Nous devrions tous avoir une
» grande reconnaissance et une grande con-
» fiance en sa bonté. »

Cette prospérité lui paraît même parfois excessive.

« Je suis arrivé une minute trop tard pour
» prendre le train, dit-il en 1872, c'est à dire
» assez à temps pour entendre le sifflet du
» départ. Je méritais bien cela, j'ai eu trop de
» succès, il me fallait un peu de calme. »

Ses ateliers, élargis par l'acquisition de propriétés voisines, présentent un magnifique ensemble. Les plus grands travaux peuvent être montés sous des lanternaux élevés à la hauteur des voûtes d'église, et le bureau du patron, dominant tout, permet d'embrasser d'un seul coup d'œil tous les ouvriers au travail.

Aussi est-elle longue la liste des villes où sont admirés les travaux variés que l'artiste a

conçus, et que ses ouvriers, souvent au nombre de quatre-vingts, ont exécutés sous son inspiration.

C'est d'abord en France : Lille, Arras, Amiens, Saint-Omer, Calais, Boulogne, Dunkerque, Rouen, Vannes, Brest, Paris, Dijon, Soissons, Laon, Vervins, Saint-Quentin, Beauvais, Senlis, Chartres, Chateauneuf, Château-roux, Toulouse, Lyon, Montpellier, Perpignan, Strasbourg (alors français de fait et toujours français de cœur), Cette, Agde, Cannes, etc.

La réputation de la maison franchit bientôt les mers et dans toutes les parties du monde se trouvent des églises meublées par l'artiste chrétien.

Citons en Angleterre : Londres, Glasgow, Leeds, Manchester, Liverpool, Limerick, etc.

En Chine, plusieurs églises à Shang-Haï.

En Afrique, ce sont des travaux considérables à l'Ile Bourbon et à Durban (Cap).

Enfin en Amérique, c'est une chaire monumentale pour la cathédrale d'Aréquipa.

De Chine lui arrivent, avec les commandes, des lettres pleines d'amitié. Voici ce que lui dit, en 1866, le R. P. Jésuite Hippolyte Basuiau, dans une lettre datée de Shang-Haï :

« Vous seriez-vous attendu à recevoir du
» Céleste Empire une lettre accompagnée d'un
» plan, en perspective d'une commande qui vous
» serait faite pour cette partie lointaine du
» globe, qu'un intervalle de 5.000 lieues sépare
» de notre chère France ? Non, sans doute.
» Cela du moins vous prouvera qu'on ne vous
» oublie pas plus en Chine qu'à Paris ».

La lettre suivante le prouve bien :

« Vos brillants succès d'Arras, de Lille, etc.,
» ne m'ont pas trouvé indifférent. Je crie d'ici :
» Bravo ! Bravissimo ! avec l'espoir que ce cri
» d'approbation retentira vigoureusement sous
» le toit du foyer domestique, même après avoir
» traversé les mers immenses qui nous sépa-
» rent. Si nous n'avons pas de médaille d'or à
» vous offrir pour le travail que vous allez nous
» envoyer, je ferai en sorte, du moins, que le

» mérite de ce travail ne reste pas enfoui au
» Céleste Empire, et je saurai prendre les
» moyens de répandre en toutes ces contrées le
» bruit de votre nom. »

Après les félicitations, voici les promesses
des éternelles récompenses :

« Je suppose que les ateliers sont toujours
» en grande activité et que vous continuez à
» doter nos cathédrales et nos églises des
» chefs-d'œuvre qui y sont confectionnés. *Sit*
» *nomen Domini benedictum!* Quel beau trésor
» vous sera réservé au Ciel pour avoir fait
» exécuter sur terre tant de demeures au Roi
» des rois ! »

Chacun à Lille se plaisait à rendre hommage
aux mérites de l'artiste chrétien, et quand parut
en 1869 la *Biographie lilloise contemporaine*,
son rédacteur, M. H. Verly, que l'on ne saurait
suspecter de trop grande indulgence pour un
homme dont il pouvait admirer la loyauté, mais
qui se trouvait aux antipodes de ses sentiments
politiques et religieux, expose avec impartialité

la genèse de la belle situation occupée alors par la maison Buisine, et il est intéressant de voir en quels termes il retrace brièvement la vie de son fondateur :

« Charles Buisine, écrit-il, né à Lille en 1820, fréquenta peu les écoles académiques ; la modicité des ressources de sa famille l'obligea, jusqu'à l'âge de 19 ans, à seconder son père qui était entrepreneur de menuiserie. Cependant, dans ses heures de loisir, il se livrait à son penchant pour la sculpture et exécutait de menus objets estimés par les amateurs. Quoique abandonné à ses seules inspirations, ses progrès furent assez réels pour qu'on lui confiât les sculptures de la chaire de l'ancienne église de Wazemmes (1842), puis l'ornementation en pierre de la chapelle du Lazaro, à l'angle de la route de Menin et du chemin de Marcq-en-Barœul (1843). En 1845, il s'était déjà fait connaître, lorsque son père lui laissa son commerce, qu'il changea en un établissement de sculpture sur bois, pierre et marbre, et qui

occupe actuellement 60 à 75 ouvriers, tant artistes que menuisiers. »

Et après avoir fait l'énumération des principaux travaux exécutés, il ajoute :

« En 1863, la société impériale des sciences décerna à M. Buisine une médaille de vermeil et, en 1866, la chaire de Saint-Jean-Baptiste à Arras lui valut une médaille d'or. »

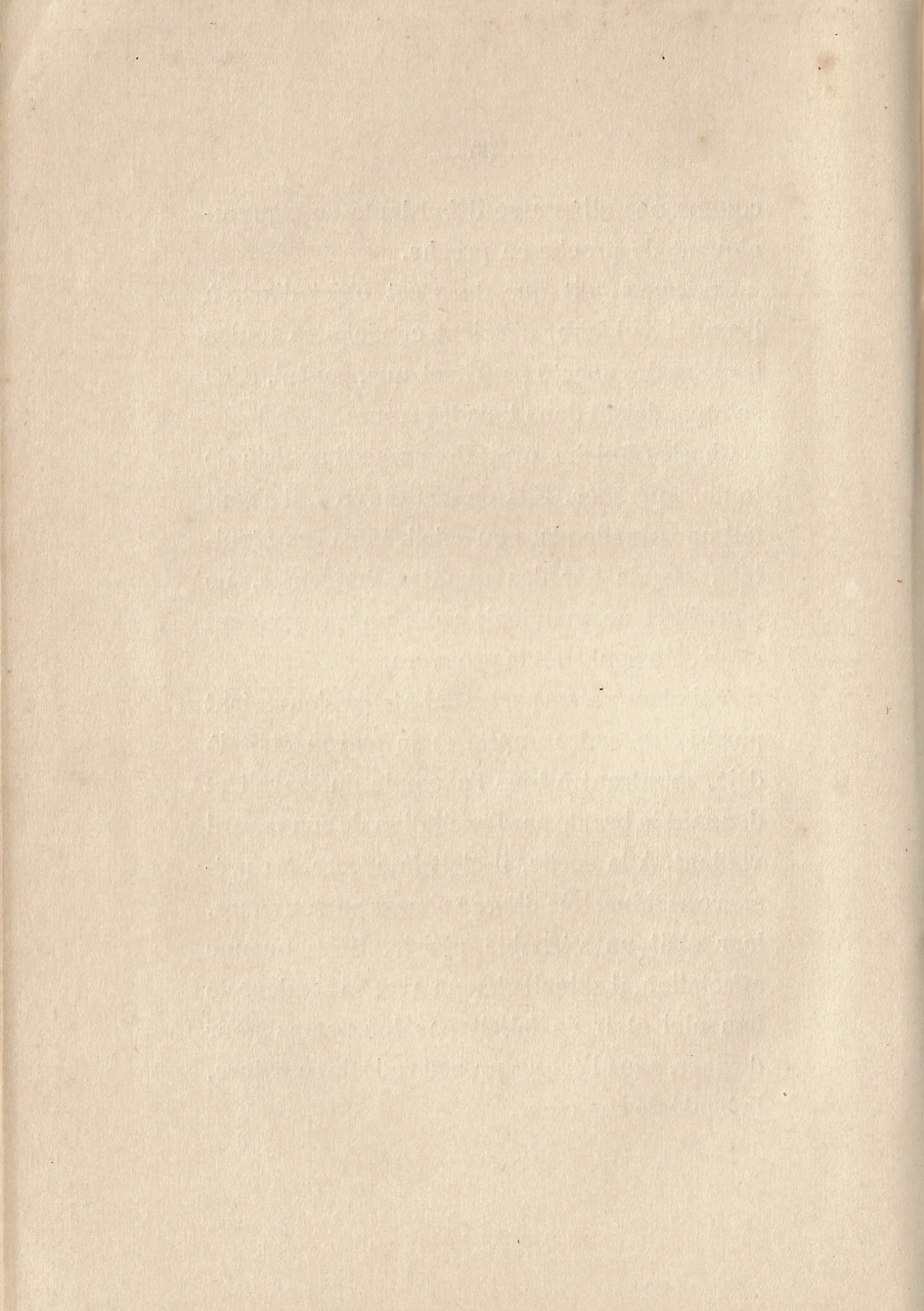
La distinction obtenue à Arras lui fut très agréable, car il n'était pas insensible aux honneurs. Mais le touchant témoignage d'affection qui lui fut donné par M. le Doyen, en cette circonstance, lui causa un plaisir plus grand encore. A la récompense officielle, il avait voulu joindre une superbe cafetière d'argent, gage d'affection sincère. Dans toutes les grandes circonstances qui réunissaient parents et amis autour de sa table, on faisait fête à la cafetière, et c'était toujours une nouvelle joie de la voir apparaître, toute rayonnante des lumières des lustres. Contenu dans ses flancs armoriés, le café délicieux paraissait meilleur encore, et quand il coulait devant chaque convive, c'était

comme une allégresse débordante se communiquant de proche en proche.

On aurait dit que dans cet objet d'art, à l'emploi vulgaire, s'étaient condensées toutes les joies des succès passés et que, par lui, elles se répandaient dans tous les cœurs.

Charles Buisine avait donc réussi au-delà de toute espérance. Fils de ses œuvres, il s'était fait une grande place au soleil, mais ces résultats, acquis par des qualités éminentes, ne pouvaient se maintenir sans un persévérant effort. Un seul trait le prouvera.

A six heures, les portes de l'atelier s'ouvraient pour l'entrée des ouvriers ; le patron était là déjà, montrant à tous l'exemple du travail et donnant le branle par l'excitation de son regard vigilant. A la sortie, il était là encore. Sa présence assidue, loin d'être à charge aux ouvriers, leur était un véritable plaisir. Sans aucune affectation, il saluait chacun avec sa rondeur de bon aloi et il ne fallait pas longtemps pour deviner, sous l'écorce un peu rude de sa nature, la bonté de son cœur.





Madame CHARLES BUISINE

Née PALMYRE RIGOT

1823-1887



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

CHAPITRE III

VIE DE FAMILLE

Charles Buisine trouvait le bonheur dans sa famille près de sa femme bien aimée, au milieu de ses chers enfants, et l'on voyait une légitime fierté animer son regard quand il l'arrêtait sur chacun d'eux. Il aimait à rencontrer autour de lui des foyers peuplés comme le sien, et il écrivait : « Vivent les grandes familles ! Le bon Dieu les bénit. » Paroles qui proclamaient, avec son allégresse, sa confiance inébranlable en Celui dont la main libérale couvre la fleur des champs d'une royale parure et nourrit les petits oiseaux.

Quand le bon père jugeait utile une récréation extraordinaire, il la prenait avec les siens. C'était quelque voyage d'une journée, depuis longtemps promis et salué avec transport, ou bien une réunion cordiale offerte à ses parents, à ses amis. Parmi ces fêtes, celle de Sainte-Anne occupait le premier rang, et les nombreux convives appelés à célébrer la patronne de l'atelier le faisaient avec un entrain joyeux.

Durant la soirée, les romances, les chœurs, les cantiques même alternaient leurs mélodies, et toujours le père de famille accompagnait les chanteurs de sa voix de basse, plaquant les accords de notes saccadées et vibrantes. Tout cela manquait un peu d'harmonie, mais on ne se lassait pas d'entendre cette voix infatigable et joyeuse.

Une autre fête particulièrement touchante était celle du bon père. On savait qu'il y tenait beaucoup, car il aimait avant tout ce qui manifestait les sentiments du cœur. Non seulement les enfants étaient fidèles à ce devoir de piété

filiale, mais toute la famille y prenait part. Le soir venu, frères et sœurs, neveux et nièces venaient tour à tour s'unir à l'épouse et aux enfants pour célébrer brillamment la Saint Charles. A côté du présent sérieux et des fleurs parfumées, il n'était pas rare de voir se mêler quelque surprise destinée à faire épanouir sur les fronts cette bonne gaieté du temps passé où l'on savait s'amuser de rien, parce que les cœurs étaient à Dieu. Une année, ce fut, dans une grande valise, tout un nécessaire de voyage aussi encombrant qu'indispensable; une autre fois, un vaste écrin resplendissant de blancheur. Les bijoux qu'il renfermait se composaient d'une nitée de petits chats dont la grâce précoce ne parvint pas à vaincre l'horreur naturelle que ces pauvres animaux inspiraient au bon père.

Si les grandes fêtes étaient rares, chaque dimanche ramenait au foyer, avec le repos, un accroissement de joie puisée surtout dans les habitudes chrétiennes de la maison.

Toute la famille assistait régulièrement à la grand'messe et aux vêpres de la paroisse. La table se ressentait aussi du saint jour : quelques desserts venaient l'embellir, mais un plat traditionnel, le bouillon et le bœuf, n'y manquait jamais. Les enfants étaient tellement habitués à ce menu invariable, qu'ils ne s'imaginaient pas qu'un dimanche pût se concevoir sans l'assistance à la grand'messe et le pot au feu de midi.

Faut-il redire ces petits riens, sans valeur, mais dont parents et intimes aiment à se souvenir, parce qu'ils rappellent la physionomie vivante de la personne aimée.

La répugnance invincible de Charles pour le fromage et la moutarde est légendaire ; nul stratagème ne parvint à le surprendre et à tromper son goût. Il n'aimait guère le dessert, mais quand on lui servait un flan fait par sa femme, oh ! alors, il en mangeait, il en reprenait même, c'était sa manière à lui de manifester une fois de plus son affection pour sa chère Palmyre !

Quand il partait en voyage, il ne voulait accepter aucune provision, aucune friandise ; il faisait cependant exception pour le sucre candi dont les petits enfants profitaient. En fait de douceur, il ne connaissait rien de comparable à sa chère pipe. Elle était en terre grise, longue d'un pied, se cassant quelquefois, mais toujours remplacée par une pipe semblable, sans que jamais on pût lui en faire accepter une plus élégante ou plus confortable.

Le parapluie était pour lui un meuble insupportable ; comme les soldats, dont il avait un peu les allures, il ne s'en servait jamais ; et par tous les temps, pour une course en ville comme pour un voyage, on lui voyait toujours en main sa canne de jonc, son inséparable compagne.

A table, il n'admettait aucune recherche et, pendant de longues années, il ne voulut pas se permettre de prendre du vin aux repas de chaque jour, afin de ne pas habituer ses enfants à trop de confortable, et les maintenir dans de précieuses habitudes de sobriété.

Un seul point le trouvait difficile ; il exigeait sur lui et autour de lui une exquise propreté. Il ne pouvait souffrir aucune tache, et une nappe souillée le mettait au supplice. Ses vêtements très simples devaient aussi être irréprochables sous ce rapport ; et il ne quittait jamais sa demeure sans s'être assuré que tout était bien.

Ces menus détails montrent l'homme d'ordre, d'une parfaite correction, attaché, parmi les fortunes diverses, à la vie simple et réglée d'autrefois.

A ce foyer plein d'édification, le grand-père paternel tenait une large place. Charles, en bon fils, l'avait recueilli chez lui, ainsi que sa sœur Louise, si pieuse et si dévouée.

Désirant se rendre utile, elle obtient un emploi dans l'atelier de son frère, où elle passera toutes ses journées.

Une machine à découper est mise à sa disposition, un pauvre manœuvre l'actionne, et l'ouvrière habile présente à la scie les feuilletts qui prennent, sous sa main, les formes les plus

gracieuses et les plus variées. Jusque dans un âge avancé, on verra la bonne sœur livrée à ce travail, et elle était si humble qu'elle considérait comme un grand honneur d'être admise à titre d'ouvrier dans l'atelier de son frère.

Dans la famille, on la voyait prendre toujours la dernière place et c'était pour elle un bonheur de partager son temps entre la prière et le travail.

Quant à l'aïeul, tout le monde l'entourait de respect et d'affection. La chose était aisée, d'ailleurs ; il était si aimable ! Homme de foi et de cœur, il pratiquait dans la perfection cette politesse antique, faite de prévenances cordiales et d'affectueux accueil que l'on pouvait nommer avec juste raison la politesse française. Jamais il ne pensait à lui, il ignorait ce qu'est l'égoïsme, et se préoccupait surtout d'être agréable à tout le monde, mettant, dans la joie des autres, son propre bonheur.

Ces sentiments délicats avaient leur source dans la religion, pratiquée avec une rare perfection.

Chaque jour le bon vieillard assistait à la messe, et souvent il s'approchait de la sainte Table. Le dimanche était ordinairement choisi pour faire ses dévotions ; aussi le voyait-on, ce jour-là, sortir de grand matin afin de se disposer à cet acte par une longue préparation, puis, faire une fervente action de grâces ; ce qui ne l'empêchait pas de retourner ensuite à la grand'messe où il arrivait ordinairement un des premiers.

Ni l'hiver, ni la vieillesse ne changèrent rien à ces pieuses habitudes ; c'était une chose si importante que de bien se préparer à recevoir son Dieu ! Il occupait à l'église paroissiale une chaise placée dans le chœur, et quand elle se trouva vide, c'est que le bon vieillard avait quitté la terre d'exil.

Souvent pendant le carême, et presque chaque vendredi de l'année, il se rendait à l'église pour faire le chemin de la croix. A la fin de sa vie, il s'appliquait au coin du feu à ce pieux exercice. Devenu presque sourd, il disait à demi-voix ses

prières, sans se douter qu'il était entendu. Parfois la mémoire lui faisait défaut, et quand il perdait le fil de son chemin de croix, il appelait à son secours une de ses petites filles, lui demandait le renseignement dont il avait besoin, et l'enfant s'empressait de lui venir en aide pour lui permettre d'aller jusqu'au bout.

Chaque jour, il passait de longues heures en prières, et les mille petits incidents de la vie étaient pour lui l'occasion de prolonger, avec une ferveur nouvelle, ses supplications à Dieu. Il priait pour qu'un malheur fut évité, il priait encore quand la rentrée des enfants, le soir, était retardée, quand son fils était absent au-delà du moment prévu ; et, l'inquiétude disparue, le bon papa tout joyeux s'écriait : « Bonne affaire ! Je vais maintenant remercier le bon Dieu » et, quittant la famille, il montait à sa chambre et priait longuement sans souci de la fatigue.

Son amour pour Dieu produisait en lui un sentiment de vénération pour le prêtre, et il

était touchant de voir le bon vieillard s'incliner avec un respect religieux devant de jeunes vicaires, ne voyant en eux que les Ministres de Jésus-Christ.

De nombreux ecclésiastiques l'avaient en grande estime, et quand M. le Doyen de Sainte-Catherine, à Lille, fit placer dans son église des stalles peuplées de statues, il désira qu'un des patriarches de l'ancienne loi empruntât les traits du vénérable vieillard. Ce souhait fut accompli, et l'on reconnaît aujourd'hui ses traits fidèles dans le chœur de cette église si souvent témoin de sa piété. Il avait pour son fils Charles des prévenances touchantes. Une chaise qui avait sa préférence était toujours préparée d'avance à l'endroit que son fils devait occuper à table, resserrant parfois les couverts des convives afin de lui laisser plus large place. Arrivait-il dans la salle, il voulait lui céder, malgré les protestations, sa place au coin du feu. Puis, il s'empressait de ranimer le foyer en y apportant une bûche bien choisie. Aimant

le feu, comme tous les vieillards, il le voulait ardent pour tous, aussi le coffret au bois était-il toujours abondamment fourni, et les chenets du foyer bien chargés.

Ses prévenances envers les petits enfants n'étaient pas moins admirables. D'une bonté souvent excessive, il pardonnait tout, mais ne pouvait souffrir que quelqu'un manquât au papa ou à la maman. Il ne ressemblait pas à ces aïeux qui entravent l'action des parents par leurs gâteries prodiguées sans discernement, mais les décisions de son fils et de sa bru étaient pour lui des oracles.

Quand on lui exprimait le désir ou la volonté de l'un ou de l'autre, quand on lui disait : C'est papa, ou c'est maman qui le veut ainsi, il répondait aussitôt : « C'est différent, je suis de leur avis. »

Il rendait une foule de services à ses chers petits-enfants. On le voyait près du berceau, endormant le nouveau-né, puis s'efforçant d'amuser les autres, les conduisant à la pro-

menade, allant les chercher en classe, toujours prêt et heureux quand il pouvait être utile.

Son exactitude était mathématique ; tout, chez lui, du lever au coucher, était parfaitement réglé. Quand la pendule de la salle à manger sonnait neuf heures, on le voyait se lever et prendre congé des siens. Lorsqu'il y avait réunion de famille, il s'esquivait sans déranger personne, et disparaissait avec tant de précaution que l'on ne s'apercevait même pas de son absence. Quand il n'entendit plus, il consulta le cadran, de loin d'abord, puis de tout près, et si une ou deux minutes manquaient à l'heure réglementaire, il se rasseyait pour ne s'éloigner qu'au moment précis.

Le bon grand-père fut, dans sa vieillesse, l'objet d'une particulière protection de N.-D. de Lourdes. En 1872, on s'aperçut qu'il avait un bouton au visage. Ce bouton, d'abord insignifiant, ne tarda pas à prendre mauvaise tournure, et l'on appela le Docteur Parise. Le mal fut examiné longuement par l'habile praticien et,

l'examen terminé, il ordonna quelques remèdes anodins d'une façon assez distraite. Charles le reconduisit à la porte, et sur le chemin, la conversation se prolongea. Quand il revint dans la salle à manger, il avait les traits bouleversés et l'on s'enquit avec anxiété de la cause de cette émotion. Hélas ! le docteur avait rendu un arrêt bien fait pour percer le cœur. « Votre père, avait-il dit, est atteint d'un cancer. S'il était plus jeune, on pourrait tenter une opération, mais à son âge, il n'y faut pas songer ». — Et alors ? — « Vous devrez vous armer de courage et de patience jusqu'à ce que le terrible mal, gagnant de proche en proche, atteigne les parties vitales et délivre enfin par la mort le pauvre vieillard de ses intolérables souffrances. »

Cette nouvelle, on le comprend, jeta toute la famille dans la consternation, mais le premier moment de stupeur passé, une parole de foi fit renaître l'espoir. Notre-Dame de Lourdes n'était-elle pas toute puissante ? et puisque tout était perdu, il fallait lui demander un miracle.

Une neuvaine fervente est commencée, et, chaque soir, on place sur le visage du malade une compresse imbibée d'eau de la grotte. On ne lui découvre même pas le remède surnaturel employé, afin de l'empêcher de soupçonner la nature et la gravité de son état. La neuvaine achevée, le mal, loin de cesser, n'avait fait que s'accroître ; de jour en jour, il prenait une extension nouvelle, si bien que le vieillard, inquiet de ses progrès, avait dit : « Je vois bien que cela finira avec l'homme ». Cette impression d'ailleurs ne changeait rien à ses sentiments de confiance et de soumission parfaite à la volonté de Dieu. Jamais il ne se plaignait, jamais il ne s'attristait, mais continuait de prier avec les siens et d'appliquer sur la partie malade la compresse d'eau de Lourdes.

Cependant, il sembla au mois de mai que le mal ne gagnait plus de terrain ; bientôt on remarqua une amélioration sensible qui s'accroissait chaque jour.

A ce moment, une fête se présentait dans la

maison : M. Victor Delannoy, doyen de Saint-André, venait d'être nommé évêque, et il était venu prendre place à la table de famille. Edouard Lefort était aussi du repas, et tous deux jugèrent que l'amélioration de la santé du bon papa était assez notable pour qu'il fût convenable de la faire constater par le médecin.

Appelé quelque temps après, on lui fit l'aveu du remède céleste dont on avait fait emploi, et le savant docteur, après minutieux examen, déclara que la guérison était complète. Quelle joie alors dans la famille et aussi chez le bon grand-papa qui apprit la gravité de son mal en même temps que sa guérison ! Les actions de grâces à la Sainte Vierge ne furent pas oubliées, et un *ex-voto* à Notre-Dame de Lourdes fut envoyé à la Basilique pour attester le prodige.

Le bon vieillard vécut neuf années encore en conservant toute sa lucidité et continuant à faire le charme de la maison. Quand la dernière maladie le frappa, on s'empressa de le préparer

à la mort; elle n'avait rien d'effrayant pour cette âme si fidèle à Dieu. Quand on lui parla des derniers sacrements, quand on lui annonça que le saint Viatique allait lui être apporté, il s'écria avec un accent pénétré de foi et d'admiration : « Quoi! le bon Dieu va venir ici?... Quel honneur pour moi!... »

Avec quelle allégresse il reçut le baiser suprême de Notre-Seigneur! Ce grand acte de religion accompli, il ne songea plus à la terre, mais tout entier aux pensées éternelles, il s'endormit dans le sein de Dieu, le 12 juillet 1881.

Il ne faut pas s'étonner, si, à pareille école, Charles avait puisé de grands sentiments de foi. Il en sentait tellement l'importance qu'il voulait transmettre tout entier ce précieux héritage à ses enfants bien aimés. « Mes enfants, agissez toujours par esprit de foi, disait-il ; » et dans un jour d'épanchement, il ajouta : « je vous assure que je dis chaque jour une prière spéciale pour obtenir une augmentation de foi. »

Sa conversation se ressentait de cette dispo-

sition. Il avait conservé la vieille coutume, si chère à nos pères, de mêler la pensée de Dieu à tout. Souvent on l'entendait se servir d'expressions pieuses, répétés sans routine car elles partaient du cœur : « Dieu soit loué!... Dieu soit béni!... Grâce à Dieu!... Que le bon Dieu le veuille!... »

Cette foi se manifesta d'une façon bien touchante en une circonstance où sa vie fut en péril.

Il était descendu un soir au presbytère de Jeumont, Monsieur le Curé l'avait reçu avec affection, et comme c'était l'hiver, un bon feu fut allumé dans son appartement. Au matin, quand Monsieur le Curé, inquiet de ne le voir pas descendre, ouvrit la porte de sa chambre, il le trouva privé de connaissance et à demi asphyxié.

Cependant des soins empressés le rappelèrent à la vie, et à peine eut-il conscience de son état qu'il commença tout haut sa confession; se croyant en péril de mort, il ne voulait pas perdre

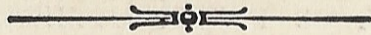
une minute pour accomplir ce devoir, malgré la présence du docteur et des autres personnes qui lui donnaient leurs soins. Tout danger ayant disparu, on ne manqua pas de s'égayer de la ferveur insolite de ce singulier pénitent.

Ce ne fut pas le seul accident qui lui arriva. Un jour, le feu éclata chez le meunier d'un village où il se trouvait. N'écoutant que l'élan de sa charité, il se fit un devoir de courir y porter secours. On arrachait à l'incendie tout ce qu'il était possible de lui soustraire, et, tandis que le courageux sauveteur éloignait du foyer des sacs de farine, on en jeta plusieurs d'une fenêtre, et l'un d'eux s'abattant violemment sur sa tête, le renversa. On le crut blessé à mort ; il n'en était rien cependant, la Providence veillait sur son serviteur, et, au grand étonnement de tous les témoins de cette scène, il se releva sain et sauf.

Il ne fut pas aussi heureux en une autre occasion. Des ouvriers, posant, en sa présence, une chaire importante, firent un faux mouvement, et le lourd fardeau écrasa complètement

la main du patron. Pendant plusieurs semaines, il dut garder le lit, mais le terrible coup n'eut pas les tristes conséquences que l'on craignait d'abord.

Cette longue souffrance fut chrétiennement supportée. D'ailleurs, n'avait-il pas à son chevet son admirable femme, n'était-il pas entouré de tous ses chers enfants ; et quelle épreuve, dans un pareil milieu, aurait paru trop amère?...



CHAPITRE IV

L'AMI, LE CITOYEN L'ENFANT DE L'ÉGLISE

Les amis sont une extension de la famille. Si nous ne leur sommes pas unis par le sang, nous leur sommes attachés par le cœur.

Les amis de Charles étaient nombreux, surtout dans cette Société de Saint-Joseph, qui toujours lui fut si chère. Il la fréquentait depuis l'adolescence, et subissait, comme tant d'autres, l'influence pleine de charmes de l'homme éminent, du véritable saint qui la dirigeait et lui donnait tout son cœur.

Il avait pour Edouard Lefort tous les sentiments d'un fils envers son père bien-aimé, il n'en parlait qu'avec une vénération profonde, et rien n'égalait sa joie de le posséder quelques moments au milieu des siens.

Les réunions des lundis avaient toutes ses préférences. Le dimanche appartenait à Dieu et à sa famille, mais le lundi, à la fin d'une journée remplie par le travail, il était tout aux amis.

L'été, on joue à la boule ; le jeu de ballon, cher au temps de la première jeunesse, peu à peu fait place à des jeux plus calmes, et enfin les cartes obtiennent définitivement la préférence. Assis autour d'une grande table ronde, le cercle des amis fidèles se retrouve toujours avec un nouveau charme.

Quand les enfants grandissent, ils accompagnent leur père et prennent leur récréation sous l'œil paternel sans péril pour leur innocence.

Le règlement avait fixé à dix-huit ans l'âge d'admission à la société. Le bon Monsieur

Edouard admettait des exceptions, mais des raisons étaient nécessaires pour qu'il se crût autorisé à enfreindre la constitution. Il suffit à quelques-uns d'atteindre la taille du Président, qui, heureusement, était petit, mais pour la famille Buisine, il n'y avait pas de limite d'âge. Comment refuser l'admission de quatre générations vivantes ? Aussi, quand Charles, dont le père existait encore, eut son premier petit-fils, il fut admis comme membre de la société le jour de son baptême ; on ne l'y conduisit cependant pas chaque lundi !...

Ami de la société et de son vénéré Président pendant une longue suite d'années, Charles devait être l'inspirateur d'une bien touchante démarche faite au bon Monsieur Edouard, arrivé aux derniers jours de sa carrière si saintement remplie.

Il invite Monseigneur Delannoy, évêque d'Aire, en ce moment à Lille, à faire une dernière visite au cher malade. Cette proposition est acceptée de grand cœur par le vénéré

Prélat. Quelle n'est pas son émotion lorsqu'il rencontre près du mourant le groupe des commissaires venant lui faire leur suprême adieu !...

La société de Saint-Vincent de Paul est également chère au cœur de Charles. Là aussi se rencontrent pour lui de véritables amis : les pauvres. Il se rend fidèlement le Dimanche à la Conférence, plaide la cause des malheureux, et aime à aller ensuite s'asseoir à leur foyer, pour leur offrir, avec le pain, nourriture du corps, la bonne parole et la sainte affection, si précieuses à l'âme. Pendant quarante ans, peut-être, il est fidèle à cette mission touchante, à cette amitié particulièrement bénie par Jésus, le divin Pauvre !

Son caractère ardent ne peut se désintéresser de la politique. Il n'y cherche pas la gloire il n'en attend pas de profits, mais se laisse guider par le pur amour de la patrie. Il souhaite la France grande, respectée, heureuse, et ne croit pas que ce vœu se puisse réaliser en dehors de

la Monarchie. Telle fut la conviction de sa jeunesse, et dès 1848 il se rend à Wiesbaden présenter ses hommages au Comte de Chambord et l'assurer de sa fidélité. Reçu avec cordialité, il conserve de cette entrevue un impérissable souvenir, et dès lors, l'image de la patrie s'incarne pour lui dans la sympathique figure de l'héritier de nos rois.

Ni les belles promesses de l'Empire, ni les splendeurs de son début n'ébranlent sa foi monarchique. Pour lui, le chef de la France est en exil, et l'Empereur, c'est *Badingué*; il donnait ordinairement ce sobriquet peu respectueux au chef de l'Etat, et portait toute sa vénération et tout son amour sur Henri V.

La chute de l'Empire ne le réjouit point, la douleur patriotique, dont il est saisi à la nouvelle des premiers désastres de la patrie en 1870, ne laisse place en son âme à aucun autre sentiment. Charles avait une nature très sensible, mais cette disposition naturelle ne se traduisait pas par des larmes. Les enfants

n'avaient pas souvenir d'avoir vu pleurer leur père; aussi furent-ils profondément remués, lorsque les malheurs de la France firent couler abondamment ses larmes. « La première fois » que je vis pleurer papa, écrit une de ses filles, » ce fut au mois de septembre 1870, le jour où » l'on apprit à Lille la nouvelle de la honteuse » capitulation de Sedan. »

Les élections, qui suivent la suspension des hostilités, raniment toutes ses espérances; cette fois la nation a élu des monarchistes pour la représenter, mais des intrigues, dont il s'indigne, font tout échouer. Il est de tous les pèlerinages qui se rendent en Belgique pour porter au comte de Chambord les espérances de la France. A Bruges, il est présenté au Roi, s'entretient quelques moments avec lui et se retire de l'audience profondément ému. De retour à Lille, on décide d'offrir un drapeau blanc à l'héritier du trône, et Charles accepte la mission de dessiner cet emblème. On le porte à Anvers. Plusieurs centaines de royalistes

accompagnent l'étendard qui est remis à Monseigneur avec grande solennité. Ce jour-là même résonnaient sous les fenêtres de l'hôtel Saint-Antoine, où le comte de Chambord était descendu, les accents de la *Marseillaise*, qui, à cette époque, avait encore une signification révolutionnaire et devait impressionner douloureusement l'héritier de Louis XVI, du roi martyr, qui l'entendit souvent chanter devant la prison du Temple et jusqu'au pied de l'échafaud. Au retour à Lille, des émeutiers sont rassemblés sur la place de la Gare, dans le dessein de faire un mauvais parti aux royalistes mais on les oblige de descendre à Fives afin de leur éviter d'être assommés.

A partir de ce moment, le parti royaliste, très en faveur dans le pays au lendemain de la guerre, perd chaque jour du terrain. Cependant, Charles travaille encore à promouvoir les espérances monarchiques et se trouve un des membres les plus ardents du parti légitimiste de Lille.

On le savait bien dans l'entourage du prétendant, aussi ce dévouement lui valait-il des témoignages reconnaissants dont il se montrait fort touché. C'est ainsi qu'en 1873, le marquis de Dreux-Brézé, se faisant l'interprète du comte de Chambord, lui écrivait que Monseigneur le considérait comme un de « ses serviteurs les » plus utiles à sa cause dans la ville de Lille ».

Quand le Comité décide d'essayer le réveil de l'opinion par le moyen des banquets, Charles met aussitôt ses ateliers à la disposition des organisateurs. Il en pouvait résulter de graves désagréments, mais qu'importaient à son cœur ardent et dévoué ces considérations d'intérêt et de prudence. Lorsque le premier banquet eut lieu en 1879, c'est encore le marquis de Dreux-Brézé qui charge M. Scalbert, le président du Comité royaliste, « de porter en » personne à M. Buisine, les remerciements » de Monseigneur. »

L'année suivante, le banquet se renouvelle dans le même local, orné avec magnificence et

où domine le buste du comte de Chambord entouré de drapeaux blancs. La photographie de la salle et du banquet est prise, Charles en fait hommage à Henri V, et reçoit encore, par l'entremise de M. Scalbert, remerciements et félicitations : « Monseigneur me charge de vous » dire qu'il connaît depuis longtemps votre » inaltérable fidélité, ainsi que celle de votre » famille ».

Ces circonstances lui procuraient une joie bien légitime, et autant il était heureux de se voir apprécié par le comte de Chambord, autant il était indigné contre tous ceux qui le combattaient. Il ne ménageait pas les conservateurs peu enthousiastes de la monarchie, et les mécréants étaient traités de la belle façon.

Ces dispositions ne l'empêchaient pas d'ailleurs de se montrer obligeant et bon lorsqu'il se rencontrait avec des adversaires politiques, en dehors de ces moments où les cœurs les plus généreux ont de la peine à conserver la mesure.

Quelque temps après la guerre, il cède aux instances de ses amis et pose sa candidature au Conseil municipal dans le quartier du faubourg Saint-Maurice. Ses opinions politiques rendaient l'échec inévitable ; il eut cependant la satisfaction de réunir un assez grand nombre de voix qui lui valurent une minorité respectable.

Son fils aîné avait fait pour lui quelques démarches, et se trouvant dans un estaminet de la circonscription, il entend des ouvriers parlant des candidats en présence. On arrive bientôt au tour de Charles Buisine, le candidat des blancs ! « Ah ! pour celui-là, dit l'un d'eux, » il faudra, s'il est nommé, l'aller chercher en » procession avec le baldaquin et les flam- » beaux. » Aucun compliment ne pouvait lui être plus agréable. Pensez donc, on aurait voulu le traiter comme le bon Dieu !

Candidat une fois seulement, il s'occupa ardemment de toutes les candidatures du parti de l'ordre et de la liberté. Pour mériter ses suffrages, il n'était pas nécessaire d'être légiti-

miste, il suffisait d'être bon chrétien. Mais à ce moment l'apathie était telle que, parmi les catholiques, presque personne ne s'intéressait aux scrutins. C'est à peine si l'on se dérangeait pour voter, et Charles s'indignait de la conduite de ces conservateurs insoucians.

La politique mène parfois à certaines exagérations dont il ne savait pas toujours se défendre. C'est ainsi qu'il ne pouvait souffrir le chant de *Domine salvum fac Imperatorem*, et ce verset ne lui parut pas plus supportable quand l'*Imperatorem* se changea en *Rempubicam*. L'un et l'autre avaient le don de l'exaspérer et, malgré sa foi, on le voyait souvent quitter l'église avant la fin de la cérémonie pour protester tour à tour contre l'Empire et contre la République.

La République ! Elle n'était pas son amie. Malgré les supplications de sa bonne Palmyre, il lui fait une guerre acharnée. Au temps des persécutions religieuses, il est sur la brèche pour combattre le bon combat. A l'expulsion

des religieux, il fait partie de cette garde d'honneur composée des hommes les plus distingués qui, par leur présence dans les couvents assiégés, protestent contre la violence dont les religieux sont victimes. On le voit à l'expulsion des pères Jésuites et à celle des Rédemptoristes; barricadant les portes et prolongeant le plus possible une lutte par trop inégale.

A l'arrivée de Monseigneur Duquesnay à Lille, les honneurs militaires lui sont encore rendus; mais, par une étrange inconséquence, on voit, sous les yeux de la troupe, une bande de misérables s'approcher de la voiture occupée par Sa Grandeur et l'insulter grossièrement. A ce spectacle, Charles, malgré ses soixante-cinq ans, n'y tient plus, il s'élançe au milieu des insulteurs, se place près de la portière, puis suivant le cortège, ne se lasse pas de crier: « Vive Monseigneur ! » et distribue aux gamins qui l'entourent une telle collection de giffles qu'ils en perdent presque la parole.

Un jour, dans un lieu public, sous l'impression

de l'indignation que lui causaient souvent les évènements politiques, il ne sait se contenir et se met à crier de toutes ses forces : « A bas la République ! » Dénoncé, il est appelé chez le commissaire, donne ses nom, prénoms, domicile, fait des aveux complets et ne manifeste aucun repentir. De retour chez lui, il se réjouit de ce procès politique en perspective ; mais la justice française le prive de cette satisfaction, et il attend en vain une assignation qui le comblerait de bonheur.

Cependant, un jour, Rome parla. Il entendit cette voix, peut-être avec surprise, mais avec une parfaite docilité. Le comte de Chambord avait disparu, ses espérances monarchiques s'étaient refroidies en son cœur, et il lui fut facile, devant la parole du Pape, d'abandonner la lutte. On le vit alors renoncer à son opposition contre la République, et, à ses fenêtres, flotta à certains jours, le drapeau tricolore.

Ce changement d'attitude politique ne pouvait étonner ceux qui connaissaient ses convictions

chrétiennes, et ce titre de catholique avant tout dont il faisait sa devise.

Si les malheurs de la patrie l'affligeaient, les malheurs de l'Eglise lui causaient une filiale angoisse. Non seulement il payait de sa personne pour défendre ses droits contestés, mais il ouvrait encore largement sa bourse. Les charges d'une famille nombreuse et le souci de son avenir n'arrêtaient pas les élans de son cœur. Quand le Pape Pie IX attaqué dans ses Etats, fait appel au dévouement catholique, les chrétiens lui donnent leur or, les jeunes gens lui offrent leur sang. Il faut des ressources pour entretenir la petite armée du Pape, Charles se charge aussitôt de la solde d'un zouave et chaque année, il envoie à Rome 500 francs. Ce don n'épuise pas sa générosité, et cette contribution de guerre n'empêche pas les charités journalières. Toutes les œuvres catholiques, asiles, écoles, patronages, trouvent près de lui large secours. Non seulement il donne abondamment, mais encore il tend la main. Il

quête pour la Conférence de Saint-Vincent de Paul, et encore pour le bureau de bienfaisance. Les administrateurs n'étaient pas ses amis politiques, mais il ne doit pas y avoir de parti sur le terrain de la charité. Il renonça seulement à leur prêter son concours quand sa conscience lui en fit une obligation. Lorsque le bureau de bienfaisance laïcisa son personnel, enleva au pauvre ce qu'il aime par-dessus tout, la sœur de charité, lui apportant, avec le secours officiel, la bonne parole, le doux sourire et les petites douceurs supplémentaires, il se retira, n'admettant pas que l'on fit de la charité publique un instrument de guerre contre tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré.

Il ne cherchait en tout que les récompenses éternelles promises au bon et fidèle serviteur : une distinction honorable lui fut accordée par surcroît. Des personnes influentes s'adressèrent spontanément au Saint-Père, et en mai 1880, la croix de Saint-Grégoire brilla sur la poitrine de l'artiste habile et du grand chrétien.

Voici en quels termes flatteurs le bref pontifical annonçait cette distinction :

« Fils bien aimé, salut et bénédiction apostolique. Nous avons appris de notre vénérable Frère, l'archevêque de Cambrai, que vous vous êtes acquis un nom célèbre par vos remarquables travaux de sculpture, et que vous employez généreusement à l'ornementation des édifices sacrés les qualités, le talent et l'habileté qui vous distinguent. Connaissant votre mérite, nous avons voulu vous accorder une distinction honorifique qui sera la récompense de vos services et la preuve de notre affection à votre égard... »

La lettre écrite par le Père Sébastien à M. Henri Bernard pour lui annoncer cette bonne nouvelle, mérite aussi d'être rapportée :

« J'ai le plaisir de vous annoncer, dit-il, que le Saint-Père vient de nommer chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand, M. Charles Buisine, pour le récompenser de ses nombreux et beaux travaux de sculpture religieuse.

» Cette décoration arrive à l'illustre sculpteur
» lillois pendant le mois de Marie. Il semble
» que la Sainte Vierge veuille par là le remer-
» cier d'avoir sculpté tant de riches autels en
» l'honneur de cette bonne Mère et de son divin
» Fils.....

» La décoration est accordée sans frais de
» chancellerie, privilège qui n'est plus obtenu
» que très rarement. »

Pour tous ceux qui connaissent de près les affaires de chancellerie, cette faveur a un prix tout particulier et le nouveau chevalier de Saint-Grégoire était doublement heureux d'une faveur d'autant plus honorable qu'elle était moins sollicitée.

Cette nomination fut approuvée par tout le monde, elle provoqua un grand courant de sympathie et d'affection, auquel nous nous sommes associés par une lettre adressée du grand séminaire de Cambrai et qui nous paraît résumer les sentiments de ses nombreux amis.

« Cette croix, disions-nous, doit se

trouver à l'aise sur votre poitrine et nul n'était plus digne de la porter. Comme les anciens chevaliers, vous pouvez inscrire sur votre bannière cette noble devise : « Dieu, le Roi, Madame », car l'amour de la religion, de la patrie, de la famille résume tous vos sentiments. Je le puis dire sans flatterie, à vous que je connais depuis si longtemps, vous êtes vraiment un chrétien modèle, un citoyen sans peur, un père admirable, et le souvenir des impressions que votre noble conduite a produites sur moi depuis mon enfance me revient souvent au cœur.

« La croix que vous portez est vraiment une croix d'honneur tant à cause de la dignité de celui qui la confère que des services dont elle est la récompense. Rien ne peut être plus honorable que de porter pareille croix sur la poitrine, surtout quand on l'a méritée comme vous par une vie tout entière consacrée au bien. »





DÉSIRÉ BUISINE
MENUISIER-SCULPTEUR
1793-1881



LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO
100 St. George Street
Toronto, Ontario
M5S 1A5

CHAPITRE V

SA FOI

Le vrai chrétien est avant tout homme de foi. En Charles, la foi n'était pas seulement l'adhésion de l'esprit, mais elle commandait les élans du cœur. C'était une foi agissante, une foi pratique, inspirant toutes ses pensées et réglant tous ses actes.

Cet esprit se manifeste toujours quand il s'agit d'assurer l'avenir de ses enfants. Un prétendant se présente-t-il pour une de ses filles, il ne se préoccupe pas de sa fortune, mais seulement de sa vertu ; et si cette vertu est notoire, si le jeune

homme a conservé ses principes chrétiens, il est favorablement accueilli.

Pour ses fils, la question de dot reste encore au second plan, et il applique l'adage de Saint François de Sales disant à ses Supérieures de communautés : « Ne cherchez pas des filles d'argent, si vous voulez des filles d'or ».

Dans une circonstance cependant, il fut trompé, non pas sur l'essentiel, mais sur l'accessoire : la dot. Elle était plus importante qu'il ne croyait, et ce fut un curieux spectacle de voir les deux pères se débattre : l'un voulant donner le chiffre proposé, l'autre insistant pour ne le pas recevoir tout entier ; lutte admirable de délicatesse dont la beauté se révèle particulièrement à ceux qui connaissent les secrets de ces deux âmes si bien faites pour se comprendre et s'aimer.

La voie commune ne fut pas suivie par tous ses enfants, et sa fille Gabrielle déclara un jour son attrait pour la vie religieuse. Le bon père, après avoir éprouvé sa vocation, ne mit aucun

obstacle à l'appel divin et donna son adhésion de plein cœur. Le brisement fut cruel, mais la foi surmontant la nature, il se disait heureux et fier de donner une enfant au bon Dieu. Il accepte toutes les douleurs de la séparation, et conduit lui-même sa fille au Monastère cloîtré des Ursulines de Saint-Saulve. Pendant le voyage, il lutte contre la douleur et montre un visage calme et souriant, malgré le trouble de son cœur. Ce n'est qu'après avoir reçu le suprême baiser de son enfant et l'avoir vue s'éloigner dans les cloîtres du monastère qu'il éclate en sanglots...

L'enfant s'habitua sans peine à cette vie pour laquelle la Providence l'avait faite ; et, novice fervente, elle vit arriver avec joie le moment solennel des saints vœux. Son père avait généreusement accompli tout son sacrifice, et dans les lettres qu'il adresse à sa fille bien aimée, il n'est question que de satisfaction et de reconnaissance.

Le 7 Décembre 1885, il écrivait : « Nous avons » reçu avec grand plaisir la lettre par laquelle

» tu nous informes que la Communauté des
» Dames Ursulines vous a recues, Marie (1) et
» toi, dans leur sainte Compagnie. Que le bon
» Dieu en soit glorifié ! »

Et lorsqu'à la veille de se consacrer au Seigneur, l'enfant, dans une lettre touchante, demande pardon à ses parents et les prie de la bénir, elle reçoit cette réponse datée du 21 Janvier 1886 :

« Tu nous demandes pardon, que pouvons-
» nous te pardonner, à toi, qui ne nous as
» jamais fait de peine?.. Tu nous as quittés
» pour le bon Dieu, de quel droit pourrions-
» nous nous en plaindre ? Nous sommes privés
» de ta présence au milieu de nous, mais, n'es-
» tu pas notre avocate auprès de ce Dieu de
» bonté.

« Nous t'envoyons de tout cœur notre béné-
» diction en attendant de te bénir, le grand jour
» dont nous sommes bien proches, et auquel
» tu aspirés, je n'en doute pas ».

(1) Mademoiselle Marie Rigot, sa nièce.

Les lettres de Madame Buisine ne sont pas moins édifiantes, et si elles laissent deviner davantage la blessure faite au cœur maternel, elles ne s'inspirent pas moins du plus pur amour de Dieu.

« Je ne dirai pas, écrivait cette bonne mère,
» que j'ai appris avec joie ton admission parmi
» les bonnes religieuses Ursulines, c'est plutôt
» avec résignation. Comme tu le dis fort bien,
» c'est un sacrifice de part et d'autre, il n'y a
» que Dieu qui puisse l'inspirer d'abord, et
» ensuite nous le faire accepter. Offrons-le lui
» de tout notre cœur, afin qu'il nous réunisse
» dans son Paradis, puisque par amour pour
» lui, nous avons souffert de la séparation.

» Je t'embrasse en t'envoyant ma bénédic-
» tion. »

Le temps adoucit cependant la plaie faite au cœur, et quand approcha le grand jour, elle manifesta sa satisfaction.

« Que le bon Dieu te bénisse, et te comble
» de ses faveurs les plus précieuses ! Toi qui

» te donnes à Lui pour toujours, puisses-tu
» trouver, dans l'asile béni que tu as choisi, la
» paix et le bonheur qu'on rencontre si rarement
» dans le monde. Le bon Dieu m'a toujours
» soutenue et aidée dans mes tracas et mes
» épreuves, je l'en remercie, mais quelle res-
» ponsabilité quand on a une famille comme la
» nôtre!

» Nous vieillissons, nous sentons que notre
» tâche est loin d'être terminée, aussi sommes-
» nous heureux qu'un de nos enfants par ses
» sacrifices et ses prières nous obtienne des
» grâces spéciales, ainsi que pour ses frères et
» sœurs afin que la paix et l'union règnent
» toujours entre eux.

» Adieu, je t'envoie avec bonheur ma béné-
» diction, j'ose espérer que le bon Dieu la
» ratifiera. »

Enfin, le beau jour arrive, jour de joie,
d'émotion, de sacrifice qui transporte dans une
atmosphère toute céleste, et qu'il faut avoir
goûté pour en apprécier la grandeur!

En voyant sa fille chérie se donner à Dieu pour toujours, les larmes du grand chrétien se répandent ; et, ne pouvant les dissimuler à son enfant, il lui en donne une explication qui traduisait fidèlement les sentiments intimes de son âme : « Je pleure, lui dit-il, mais ce n'est » pas le chagrin qui fait couler mes larmes, » c'est la joie. »

A midi, la famille et les amis s'unissent à une table fraternelle ; les toasts et les vœux s'échangèrent. Voici quelques-uns des vers que nous suggéra la cérémonie.

.
Nos livres inspirés, que tout chrétien révère,
Dans un psaume touchant, ont comparé la mère
A la vigne féconde, au raisin vigoureux
Dont la grappe, au pressoir, donne un vin généreux ;
Puis reportant nos yeux vers les grandes familles
A table se pressant, parents et fils et filles
Nous montrent les enfants, faibles plants d'olivier
De leurs suaves fleurs embaumant le foyer.
Au fervent serviteur, béni d'En Haut, Dieu donne,
De ces anges charmants, la vivante couronne.
Quelquefois cependant, au foyer paternel,
Parmi ces fleurs du temps, croît une fleur du ciel
Lys éclatant et pur, corolle immaculée,
Dieu ne te laisse pas en la triste vallée,

Mais sur toi reposant un regard plein d'amour,
Il dit : « Petite fleur, sois à moi sans retour
» De mon Fils, de Jésus, je te veux fiancée
» Quitte tout, viens à Lui sans arrière pensée. »
Mais la vierge, devant l'avenir incertain,
Songeant aux vieux parents qu'il faut quitter demain,
S'épouvante déjà de leurs tendres alarmes.
Et laisse de ses yeux couler de grosses larmes.....
Mais, à travers ses pleurs, elle aperçoit soudain
Jésus lui souriant, lui présentant la main.
« Enfant, le croirais-tu, mon amour te jalouse
» Moi ton Sauveur, ton Dieu, je te veux pour épouse ;
» Accours ! viens partager le trône de ton Roi ;
» Meurs à ce monde vain, ne vis plus que pour Moi. »
A ce pressant appel voilà votre réponse,
Chère Sœur, et déjà ce que Jésus annonce
Au matin de ce jour s'est vu réalisé,
Car ce Dieu Tout Puissant, vous l'avez épousé
.
Pour vous, Parents, voici l'heure du sacrifice
A vos lèvres peut-être amer est le calice,
Mais, si de justes pleurs s'échappent de vos yeux,
Je sais votre âme en paix et vos cœurs sont joyeux ;
Ah ! quel honneur pour vous de donner votre fille,
Plus qu'autrefois, Jésus est de votre famille.
Votre enfant si candide, à l'abri du péril,
Comme un ange sera sur la terre d'exil,
Par elle votre vie et plus sainte et plus belle
Un jour vous obtiendra la couronne éternelle !
.

Modèle de foi dans les grandes circonstances,

Charles ne l'était pas moins dans le cours ordinaire de la vie.

On sait avec quelle assiduité il assistait à la Grand'Messe de sa paroisse. Chaque fois que sa femme souffrante était retenue au foyer, il conduisait lui-même tout son troupeau. On le voyait, marchant vivement entouré de sa nombreuse famille, car dès que les petits atteignaient cinq ou six ans, ils accompagnaient leur père, et le plus jeune avait le privilège de lui donner la main.

A l'église, il se servait toujours de son livre. Il savait et disait parfaitement toute sa messe par cœur, mais, pour le bon exemple, il avait les yeux attachés à son paroissien.

Le premier dimanche du mois lui était particulièrement cher, et rien n'aurait pu l'empêcher d'assister ce jour-là à la messe paroissiale. On y faisait la procession du T. S. Sacrement, et il aimait tant ce grand mystère de la foi ! Le dais était bien lourd, mais il le portait régulièrement, et il n'abandonna ce poste d'honneur qu'au

déclin de ses forces pour se contenter de porter un flambeau.

Quand il doit paraître dans la rue au jour des processions solennelles, il manifeste tout le bonheur qu'il en ressent. Il aide avec zèle à la décoration des rues, à l'établissement des reposoirs ; c'est le rendre heureux que de solliciter son concours et ses conseils.

La procession terminée, il a coutume de prendre un rafraîchissement, moins par besoin que pour édifier encore à sa manière. On le voit, portant cette cravate blanche réservée aux grands jours, entrer gaillardement avec ses amis dans un des cafés les plus fréquentés de la ville. Ils s'attablent, parlent ostensiblement des splendeurs de la procession, et semblent dire aux consommateurs indifférents ou hostiles à la religion : « Vous voyez bien qu'il se trouve encore des hommes croyant en Jésus-Christ et n'ayant pas peur de le montrer ».

A une époque de respect humain, cette démarche ne lui coûtait aucun effort, mais elle

avait un petit air crâne qui allait à son caractère.

Très fidèle à l'assistance aux Vêpres, il ne souffrait pas que l'on s'attardât à table, et le moment venu, donnait le signal du départ. Parfois ses filles trouvaient cette fidélité trop assujettissante : pourquoi n'aurait-on pas, à certains jours négligé la paroisse?... Les saluts plus tardifs célébrés dans les chapelles étaient si agréables ! Mais il n'entendait pas de cette oreille ; cette piété à l'eau de rose n'avait pas ses sympathies, et tout le monde le suivait aux Vêpres.

Au foyer de la famille, il était toujours l'homme de foi. La veille des grandes fêtes et et des jours de communion, il choisissait un chapitre d'Imitation, l'un des enfants en faisait lecture, et chacun savourait en son cœur ces pages sublimes redisant les joies de la communion ou de l'amour de Jésus.

Le soir, avant de prendre son repos, la famille tout entière se mettait à genoux. Le père disait à haute voix la prière, et tous y répondaient

pieusement. Personne ne pouvait manquer à ce devoir, et si, par distraction, un enfant se taisait, il ramenait son attention par un rapide regard aussitôt compris. La prière terminée, les enfants tour à tour se présentaient devant leur père, et recevaient sur le front sa bénédiction et son baiser; la mère en faisait autant, et chacun se retirait, emportant dans son cœur l'impression suave de cette sainte action. Qu'il est donc beau le spectacle de la famille chrétienne unie dans l'affection sous le regard de Dieu!

Son esprit de foi se manifestait partout. Dès son enfance, il avait contracté l'habitude de se découvrir devant les statues des Vierges dont la ville de Lille est peuplée. On n'aurait pu trouver autrefois ni une rue, ni une cour qui n'en comptât au moins une, et aucune de ces petites chapelles ne lui était inconnue. La récitation de l'*Ave Maria* accompagnait le salut. Ses enfants, moins au courant de toutes les Vierges, s'étonnaient parfois de lui voir enlever son chapeau, et il leur montrait aussitôt, dans

quelque coin obscur, l'image bénie de la Mère de Dieu. Son salut large et aimable, pris parfois pour une marque de politesse par quelque passant inconnu, lui procurait maints coups de chapeau, même de charmants sourires et de gracieuses révérences.

Non content de faire sa cour aux Vierges de chaque rue, il voulut que sa maison en fût ornée et plaça sur sa façade une belle statue sculptée dans son atelier, à laquelle il donna le vocable de *Mater admirabilis*.

Plein de confiance envers la Très Sainte Vierge, chaque jour il se faisait une douce obligation de réciter le chapelet. Il était fidèle à porter le scapulaire et ce pieux vêtement ne le quittait jamais.

Sa dévotion à saint Joseph était aussi très grande, et il portait toujours dans la poche de son gilet une petite statue du grand patriarche.

D'une rare fidélité aux commandements de l'Église, il observe pendant le Carême, avec un soin égal, la loi de l'abstinence et celle du jeûne.

Très strict sous ce rapport, il ne se permet, au repas du soir, qu'une légère collation ; seuls les légumes et les petits poissons sont admis à sa table et il en prend fort peu. Quand son âge lui devient une raison suffisante pour l'exempter de la loi du jeûne, il n'en profite point ; et lorsque en 1892 et 1893, le Mandement de Monseigneur apporte des adoucissements à la sainte quarantaine et notifie l'autorisation du gras pour le samedi, il ne veut pas d'une dispense accordée, dit-il, pour les santés affaiblies. En vain ses enfants insistent avec raison pour le faire revenir sur sa détermination, il reste inébranlable, et pour couper court à toute insistance nouvelle, il leur dit un jour très nettement : « Mes enfants, vous perdez votre peine, car sur ce chapitre, je suis inconvertissable ».

Non content d'obéir aux prescriptions de l'Église, il s'impose encore des pénitences volontaires ; les jours de jeûne il s'interdit de fumer l'après-midi sa chère pipe et de prendre son verre de bière accoutumé.

Malgré son peu de goût pour les voyages quand ils devaient être longs et fatigants, il ne voulait pas mourir sans avoir fait un pèlerinage au Tombeau des apôtres. Un sentiment de reconnaissance le pressait aussi d'aller se jeter aux pieds du Souverain Pontife pour le remercier de cette croix de Saint-Grégoire qu'il était si fier de porter.

Rome fit sur lui une profonde impression. Le 23 Février 1885, il écrivait : « Quelle ville » extraordinaire ! quelle splendeur, quelle » richesse ! on en est écrasé. Qu'on est donc » petit dans cette vaste église de Saint-Pierre. » Les monuments, les ruines des temples et » des palais romains qui existaient avant Notre- » Seigneur sont d'une importance considérable, » d'une solidité qui vous renverse. Ainsi, j'ai » vu une voûte, d'une hauteur de 50 à 60 mètres, » percée en plusieurs endroits et qui tient » debout, supportant depuis 2.000 ans les » intempéries de toute nature. Non seulement » ces monuments de l'antiquité étaient solides et

» énormes, mais ils étaient somptueux. J'ai vu
» certains fragments de corniches, frises et
» architraves entièrement couverts de feuil-
» lages, de rinceaux dans lesquels se trouvaient
» des figures, des guirlandes. Toutes ces
» sculptures sont en marbre blanc le plus pur.
» Les églises sont en grand nombre ; et presque
» partout, les colonnes, en grande partie mono-
» lithes, sont faites avec les marbres les plus
» rares, la plupart provenant des temples
» antiques.

» Quelle puissance il a fallu aux apôtres, à
» ces pauvres pêcheurs, pour renverser un
» colosse tel que le paganisme, donnant satis-
» faction à tous les sens. Pour un cœur droit, il
» n'y a qu'à s'incliner devant le résultat de leur
» divine mission, car se faire rôtir, arracher par
» lambeaux, clouer sur des croix était un
» singulier moyen d'arriver à persuader des
» jouisseurs. Mais Notre-Seigneur était avec
» ces pauvres pêcheurs ».

» L'audience accordée par le Saint Père fut

le plus grand évènement de son voyage. Se présenter devant la première autorité de la terre, devant le Vicaire de Jésus-Christ, quel moment solennel pour un homme de foi ! Aussi, quand, après avoir gravi les escaliers du Vatican, il voit apparaître Léon XIII dans toute sa majesté accrue encore par son âge et par ses malheurs, il ne se possède plus... Son tour arrive de se présenter à ses pieds ; tout tremblant il s'avance, et quand il touche le Pontife, que ses lèvres se collent sur ses mains vénérables, sa bouche reste muette, fermée par l'émotion. Il veut dire son amour, ses demandes, son merci, mais il ne peut rien articuler. Après un instant de contemplation muette, après avoir entendu une parole affectueuse du Pape bien-aimé, il tente de se relever, mais les jambes lui manquent et il se sent défaillir.

« Il y a un instant, écrit-il, j'étais aux pieds
» du Souverain Pontife. Quel moment ineffable !
» J'ai éprouvé une émotion tellement vive qu'en
» me relevant, j'ai failli tomber ; on s'est

» empressé autour de moi et je me suis remis
» aussitôt ».

Cette circonstance ne montre-t-elle pas une fois de plus cette âme sensible à l'excès, imprégnée de sentiments chrétiens si profonds, qu'il défaille en présence de Celui en qui il vénère le Vicaire même de Dieu.



CHAPITRE VI

SES ÉPREUVES

Parmi les épreuves auxquelles tout homme se trouve exposé ici-bas, Charles souffrit surtout de celles que causent au cœur les séparations de la mort.

La première eut lieu le 26 janvier 1877. Sa fille Louise mourait âgée de trente-et-un ans. On retrouvait en elle les qualités de son père : franchise, loyauté, dévouement, foi vive, piété éclairée ; tout cela relevé par la grâce charmante que la femme chrétienne ajoute à la vertu. Aussi était-elle aimée et appréciée de tous ceux qui jouissaient de son aimable commerce.

D'une sensibilité exquise, tendrement attachée aux siens, elle ne put, malgré son énergie naturelle, se résoudre à les quitter pour demeurer en pension, et cette pensée lui était tellement pénible que sa santé en fut ébranlée.

Retenue à la maison, elle est bientôt pour sa bonne mère une aide précieuse, et quand une longue et cruelle maladie la frappe, Louise devient sa garde-malade. Elle déploie dans cette fonction toutes les ressources de sa riche nature, supporte avec une grande force de caractère les fatigues et les veilles, et cette lourde charge est douce à son cœur filial.

Lorsque pour elle se posa la question du mariage, elle la considéra avec maturité et sagesse, ne se laissant guider que par les vues de la foi et le sentiment du devoir. Celui qu'elle épousa répondait à tout ce qu'elle pouvait souhaiter, mais son bonheur ne devait pas durer longtemps.

Dès le jour où Dieu lui donne son premier enfant, elle est visitée par la maladie et ne se

remet plus jamais. Un second enfant lui est accordé, mais sa position s'aggrave, elle devient infirme. Dans ce triste état, sa plus grande peine est encore de ne pouvoir plus se rendre à l'église. Pendant deux années, elle ne vit que de sacrifices, toujours soumise à la volonté de Dieu. Elle conserve sa patience sereine, souvent sa gaieté reprend le dessus, et toutes les attentions dont elle est l'objet provoquent de sa part de vifs élans de reconnaissance.

Lorsque les douleurs sont plus intenses, que l'ennui vient la visiter, que ses angoisses maternelles se font jour, ses larmes coulent en abondance, et parmi ses sanglots, elle redit cette parole : « Ce que le bon Dieu voudra ! »

Une prière fervente à Notre-Dame de Lourdes est son recours habituel. Dans ses rêves, parfois elle se voit guérie par l'intercession de la bonne Vierge et faisant, en compagnie de son mari, au sanctuaire vénéré, un pèlerinage d'action de grâces. Si Dieu ne lui rendit pas la santé, il

permet du moins qu'elle ne perdit jamais l'espérance.

Elle reçoit avec piété les derniers sacrements, et munie de ce secours, sa confiance ne fait que s'accroître. Enfin son dernier jour arrive ; son état de faiblesse l'inquiète, et près de s'assoupir, elle lutte encore avec énergie. « Je ne veux pas dormir », disait-elle, mais après avoir longtemps résisté, elle est enfin vaincue. Le sommeil la prend, et elle ne se réveille que dans le sein de Dieu !

Cette séparation n'était qu'un prélude. Dix années passeront sans nouveau deuil, mais l'année 1887 devait être terrible pour son cœur.

Sa chère femme, depuis longtemps souffrante, voit tout à coup son état s'aggraver, et après quelques jours de maladie, elle a le pressentiment que sa situation devient sérieuse. Sans hésiter, elle demande les derniers sacrements et se prépare à paraître devant Dieu.

Charles conserve cependant quelque espoir, et le dimanche 27 mars, il se montre plus

rassuré. Il s'était disposé, comme à l'ordinaire, pour la grand'messe, et l'heure venue, il monte près de la chère malade. « Je m'en vais à la messe, dit-il, où je prierai pour toi afin que le bon Dieu t'accorde la guérison ». — « Oh ! je t'en supplie, répond-elle, ne demande pas pour moi la guérison, mais prie pour ma délivrance. » Il l'embrasse, et se rend tout ému à l'église. Quelle fut sa prière ? Dieu seul le sait, mais peu après son départ, la malade, après s'être levée sans aide, regagna bientôt sa couche et s'endormit. Effrayées du calme de ce sommeil, les personnes présentes s'approchent, s'interrogent du regard, saisies de crainte. Le médecin, survenant sur ces entrefaites, leur apprend la triste réalité, elle avait cessé de vivre !..

Lorsque Charles revient, il voit la maison fermée, des pleurs inondent tous les visages ; il se précipite vers la chambre de sa chère Palmyre et n'embrasse plus qu'un cadavre !

Le coup fut terrible. Voir morte sous ses yeux et sans qu'il s'y attendît celle que depuis

quarante-trois ans, il avait tant aimée, sentir se briser cette chaîne si douce, se rompre cette union qui lui avait procuré tant de joie et de consolation, quelle cruelle épreuve ! Jamais ils n'avaient agi l'un sans l'autre. Quand un enfant s'adressait au père pour une décision à prendre, il répondait : « Je demanderai conseil à ta mère » et la mère interrogée disait : « Il faut que je consulte ton père », et ainsi pendant près d'un demi-siècle sans qu'un nuage se soit élevé entre eux !

Jusque-là, il n'avait pu supporter la moindre séparation. Quand sa femme, qui sortait rarement, s'absentait pour faire une course, un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'il s'inquiétait de son retour, et maintenant, elle s'en allait pour toujours, il ne la pourrait retrouver que dans le Ciel !

Cependant la foi lui donne des forces, et séparés de corps, ils demeurent unis par la prière. Chaque jour elle s'élève ardente du cœur de l'époux délaissé, et il épuise toutes les

industries de son zèle pour procurer à l'âme bien aimée tous les soulagements possibles. Il récite avec une particulière prédilection les prières enrichies de plus d'indulgences, communie pour la chère défunte, et fait célébrer un grand nombre de messes à son intention.

A la prière, il joint l'aumône. Aussitôt le trépas, il envoie une généreuse offrande à la Conférence de Saint-Vincent de Paul de La Madeleine, et Monsieur Chon, son président, l'en remercie en ces termes :

« Après les prières de l'Eglise, dit-il, les plus
» précieuses aux yeux de Dieu sont celles des
» pauvres. Vous avez voulu les assurer à l'âme
» de celle que vous pleurez à si juste titre et
» pour qui d'ailleurs vous gardez avec certitude
» les immortelles espérances ».

Les témoignages d'affectueuse sympathie ne manquèrent pas en ces jours de douleur. Voici la lettre de Monseigneur Delannoy, évêque d'Aire :

« Aire, le 30 Mars 1887.

» Cher Monsieur Buisine,

» J'apprends avec une douloureuse surprise
» le deuil qui est venu si inopinément vous
» affliger, et m'empresse de vous exprimer toute
» la part que j'y prends.

» J'ai pu trop bien apprécier le trésor de
» qualités et de vertus que vous possédiez en
» celle que vous pleurez, pour ne pas com-
» prendre l'étendue de la perte que vous venez
» de faire.

» Ce qui la rend plus cruelle est aussi, grâces
» à Dieu, ce qui doit vous consoler davantage.

» Quel allègement à votre douleur que le
» souvenir des mérites de cette digne et sainte
» mère de famille, et, conséquemment, la pensée
» de la récompense qui lui est réservée dans
» l'éternité !... Quoi de plus propre à vous sou-
» tenir et à vous reconforter, que la certitude
» d'avoir en elle une continuelle intercession

» auprès de Dieu et pour vous, et pour tous les
» vôtres !

» Ai-je besoin de vous dire que j'unirai mes
» prières à toutes celles qui doivent être faites
» pour le repos de cette belle âme ?

» Indépendamment de tous les souvenirs qui
» m'en font un devoir, il est si bon de prier pour
» une élue !

» Agréez, cher Monsieur Buisine, pour vous
» et pour tous les vôtres, en même temps que
» l'assurance de mon affectueuse sympathie,
» celle de mon meilleur dévouement.

» † VICTOR, Ev. d'Aire et de Dax. »

A côté de cette page, résumé parfait des sentiments de tous les cœurs, pourraient prendre place les lettres de nombreux amis ; qu'il nous suffise de nommer parmi eux Monseigneur l'Evêque d'Arras, le Père Dubois, le chanoine Hollebecque, le chanoine Meesemaecker, curé de Fives, si sincèrement attachés à la famille et toujours fidèles dans les jours de deuil.

Le vide causé par cette mort ne pouvait être comblé, et plusieurs mois après cet événement, les lettres de Charles expriment une douleur que le temps ne peut adoucir.

Il était allé passer quelques jours auprès d'un ami, il le remercie de son accueil et ajoute ces paroles :

« Si j'avais été moins triste, les quelques
» jours que j'ai passés auprès de vous auraient
» été charmants, malheureusement la perte
» cruelle que j'ai faite a changé pour moi toutes
» choses. Je ne trouve plus de plaisir à rien,
» Il semble que tout est transformé, ma tris-
» tesse ne se calme guère. Je suis résigné pour-
» tant, mais le vide est si grand ! »

Voici la fête de Saint-Charles. Sa fille lui écrit ses vœux.

« Merci de ta bonne lettre et des souhaits que
» tu m'adresses. Quelle fête, mon Dieu, quelle
» triste fête ! quel vide ! »

Les lettres de sympathie lui venaient même de l'Asie. Voici en quels termes il répond au

R. P. Mauroit, oblat, vicaire général de Ceylan.

« Oui, j'ai perdu ma bien chère compagne
» le 27 mars dernier après quarante-trois ans
» d'union parfaite. Quelle cruelle séparation et
» quel vide autour de moi!... Je me trouve seul
» quoique entouré de mes nombreux enfants...
» sa pensée ne me quitte pas. Leur sollicitude
» et leurs soins pour me distraire n'obtiennent
» guère de résultat... J'espère que ma chère
» femme est au ciel où je la regarde par la
» pensée, et je l'invoque souvent, c'est le seul
» soulagement à ma douleur. Je vous remercie,
» mon Révérend Père, de vos prières pour elle.
» Veuillez aussi, je vous prie, ne pas m'oublier
» auprès du bon Dieu pour qu'Il m'accorde la
» grâce d'aller un jour la retrouver au ciel.
» Veuillez également penser à mon pauvre fils
» aîné qui est bien malade, il a reçu dimanche
» les derniers sacrements, son médecin nous
» fait espérer qu'il se remettra, mais si le bon
» Dieu le rappelle à Lui, que deviendront sa
» veuve et ses quatre enfants?... »

Son fils Charles était en effet très mal. Quelques années auparavant, il avait contracté une pleurésie qui, chaque année, renouvelait ses attaques. Très entendu dans son art, il avait donné avec son frère Édouard une nouvelle impulsion aux affaires, et leur père se reposait de plus en plus sur ses enfants du soin de faire prospérer la maison. Pendant sa longue maladie, Charles, le crayon en main, dessinait, faisait maints projets et se fatiguait au travail. En vain lui conseillait-on le repos, l'activité qu'il tenait de son père reprenait le dessus et il ne cessa de dessiner que quand, trahi par les forces, le crayon lui tomba des mains.

Enfin il quitta cette terre dans les dispositions les plus édifiantes. C'était le 27 février 1888, il n'avait que trente-sept ans.

Voici comment son père, très éprouvé par ce nouveau deuil, en fait part à sa chère religieuse :

« Les différentes lettres que tu as reçues
» depuis quelque temps ont dû te préparer à la
» triste nouvelle de la mort de Charles. Il a bien

» souffert, surtout depuis mercredi. Ce jour-là,
» pendant une heure, il a éprouvé des suffoca-
» tions telles que nous pensions le voir mourir.
» Son confesseur, que j'avais fait chercher, lui
» a donné l'absolution générale, ne croyant plus
» en avoir une parole. Il est cependant revenu
» à lui et a désiré se confesser de nouveau,
» quoiqu'ayant fait une confession générale le
» dimanche précédent. Le lendemain, il a
» communié. Hier il a reçu pour la seconde
» fois les derniers sacrements, et le soir vers
» 8 heures 1/2, il s'est éteint doucement. Ton
» frère nous a tous beaucoup édifiés par ses
» excellentes dispositions, ses recommanda-
» tions à sa femme et à ses enfants ; il m'a
» demandé pardon de la peine qu'il croyait
» m'avoir faite.

» Il pensait à tout avec une présence d'esprit
» qui nous surprenait. Enfin, il est délivré et
» nous avons toute raison d'espérer que le bon
» Dieu l'aura reçu dans sa miséricorde. En
» l'embrassant et en lui donnant la bénédiction

» qu'il m'avait demandée, je lui ai dit que Maman
» viendrait au-devant de lui au Ciel. »

Non seulement il trouve sa consolation dans les pensées de la foi, mais, animé de zèle pour la gloire de Dieu, il cherche à communiquer aux autres ses sentiments religieux.

Un de ses parents, particulièrement aimé, mais vivant éloigné de toute croyance, avait été éprouvé par la perte des siens; voici en quels termes touchants il cherche à le ramener à Dieu.

« Tu es entouré d'une considération bien
» justifiée par ton incontestable talent, mais je
» t'avoue, mon bien cher, que je te crois encore
» plus à plaindre que moi. Tu m'as toujours
» témoigné une estime et une affection aux-
» quelles j'attache le plus grand prix, et par
» suite de la sincérité de mes sentiments pour
» toi, je suis très affecté de la situation dans
» laquelle tu te trouves, et de l'isolement où te
» laisse la perte de tes chers enfants et de leur
» digne mère, d'autant plus que tu n'as pas

» l'espoir de les revoir, puisque tu ne crois pas
» à la réunion des âmes dans le sein de Dieu. Je
» t'en supplie, mon bien cher X^{***}, prie pour
» avoir la foi.

« Toi, l'homme juste et droit, comment peux-
» tu supporter la pensée que ceux qui n'ont fait
» que le mal en ce monde ne seront pas punis
» en l'autre, et que tant d'autres, bienfaiteurs
» de leurs frères, défenseurs de l'opprimé, ne
» soient pas récompensés, surtout lorsqu'ils
» n'ont fait que souffrir sur cette terre comme
» cela arrive souvent.

» Songe à ce brave P..., si excellent père
» de famille, passant vingt-cinq années de
» sa vie dans des souffrances incessantes,
» privé de la vue et de l'usage de tous ses
» membres, comment admettre à son égard
» l'idée de justice sans cette récompense si
» bien méritée?

» Souviens-toi de notre excellent ami,
» M. Edouard Lefort qui vous aimait tant, tes
» fils et toi, et qui parlait de vous en termes si

» affectueux. Demande lui, mon cher X^{***}, qu'il
» prie pour que tu obtiennes la grâce de croire.
» Tu ne peux te rendre compte de l'immense
» consolation que j'éprouve à la pensée que je
» reverrai ma femme bien aimée et nos chers
» enfants !

» Avec quel bonheur ton bon père et ton
» affectueuse mère te retrouveront-ils et que
» nous serons tous heureux de cette éternelle
» réunion !

» J'espère, mon bien cher X^{***}, que tu appré-
» cieras les sentiments qui m'animent en
» t'écrivant ces lignes. Ces souvenirs si doux
» que j'évoque, nous les éprouverons bien
» autrement suaves en chantant les louanges
» de l'Eternel.

» Je me souviens avoir fait autrefois ma
» partie dans le magnifique *De Profundis*, dont
» tu es l'auteur. Au ciel, tu nous composeras
» un *Te Deum* solennel, et avec quelle joie nous
» y prendrons part ! Pense à toutes ces choses
» de l'autre vie... »

Ne semble-t-il pas à ces accents consolés que cette âme blessée a retrouvé la paix ?.. Hélas ! ces lignes, si pleines de charité, ne sont qu'une fugitive diversion à la souffrance ; la plaie faite à son cœur, généreusement acceptée, saignera toujours et ne se fermera point jusqu'au tombeau.



The number of ...
...
...
...
...
...
...

CHAPITRE VII

DÉNOUEMENT

Le foyer, autrefois si vivant, est maintenant désert ; Charles se trouve presque seul dans sa vaste demeure où ses yeux humides cherchent en vain les êtres chers enlevés à son affection.

La religion adoucit cependant son veuvage et ses goûts artistiques lui procurent de longues heures de distraction.

Depuis plusieurs années, moins absorbé par les affaires, il avait trouvé dans la peinture à l'aquarelle une agréable occupation, et souvent, sous son pinceau s'épanouissaient des fleurs. Il en ornait ses appartements ou les offrait à ses amis, à ses enfants.

On se faisait poète pour célébrer et remercier
l'artiste. C'est ainsi qu'un prêtre ami lui écrivait :

Pour vous remercier d'un don si gracieux
Laissez-moi vous tourner quelques vers de mon mieux
Malgré la muse qui résiste.

C'est le don d'un ami, c'est le don d'un artiste,
Et comme artiste et comme ami

Vous ne faites rien à demi.

De l'artiste il convient de vanter le mérite ;
Pour que d'un tel devoir sagement je m'acquitte,
Il me faudrait de l'art connaître les secrets :
Et j'en suis loin, bien loin, hélas ! et je pourrais,
Touchant à ce tableau d'une main malhabile,
Ressembler à l'enfant qui, d'un joyau fragile,
Voulant faire admirer la richesse et les feux,
N'aboutit qu'à le mettre en cent morceaux affreux.

Parlons donc à l'ami. Le choix de cet emblème
Vous honore encore plus qu'il me flatte moi-même.

C'est le cœur du Verbe incarné

Et jusqu'à l'héroïsme au monde il s'est donné,
Le vôtre, ami, suivant une si noble trace,
Se donne comme lui. Chrétien de force race,
Vous portez haut et fier le drapeau de la Foi.
Dès longtemps dévouée à la cause du Roi,
Votre âme voit en lui le salut de la France.
Vous vous êtes donné, dès votre adolescence
Lorsqu'au pied des autels conduisant un cœur d'or,
Justement fier d'un tel trésor.

Vous fites le serment de vouer votre vie
A la joie, au bonheur d'une épouse chérie.

Si vous tenez parole, elle vous le rend bien :
La vigne est savoureuse à l'ormeau sans soutien.
Votre cœur s'est donné, tous les jours il se donne
A vos nombreux enfants, belle et tendre couronne,
D'un égal dévouement vous travaillez pour tous ;
Vous marchez à leur tête, ils sont dignes de vous.
Ces trois nobles objets, Dieu, Patrie et famille,
Ne vous épuisent pas. Toujours le soleil brille
 Sans rien perdre de sa splendeur,
Tel votre cœur se donne et conserve une ardeur
Qui pour tous vos amis chaque jour se révèle,
J'en garde avec bonheur cette preuve nouvelle.

Voici encore des échos du couvent de Saint-Saulve, où l'on avait reçu une peinture à l'aquarelle ; c'était avant son grand deuil :

O père bien-aimé, ta gracieuse image
En ornant ma cellule excite ma ferveur
M'élève vers le ciel, ranime mon courage
Et me fixe à jamais dans cet aimable Cœur.
Chaque trait de ta main me rappelle sans cesse
Le béni souvenir de ta vive tendresse,
De tes bontés pour moi, de tes soins si touchants,
De ton ardente foi, de tes rares talents !
Et ma reconnaissance exhale une prière :
« Cœur sacré de Jésus, répands avec amour
» Tes plus douces faveurs sur mon père et ma mère,
» Et fais que leurs enfants au céleste séjour
» Réunis autour d'eux devant ton divin trône
» Chantent tes grands bienfaits en formant ta couronne. »

Cependant, peindre des fleurs ne suffit pas pour atténuer les chagrins de la séparation, et Charles, afin de se donner l'illusion de vivre encore avec celle qu'il a perdue, se plaît à reproduire avec le crayon ses traits fidèles, et fait de ce travail une source de profits spirituels pour l'âme de sa chère défunte.

Voici en quels termes il raconte sa pieuse industrie à un prêtre de ses bons amis :

« Pour moi, dont la vie est si changée par
» suite de la cruelle perte que j'ai faite, cet hiver
» me semble interminable, les soirées surtout.
» Lorsque vous veniez me voir, mon cher
» Monsieur le Curé, le temps se passait agréa-
» blement, j'offre au bon Dieu ces privations.
» Heureusement, je dessine toujours beaucoup ;
» en ce moment, je fais le huitième portrait de
» ma chère Palmyre, et le mien. Voici que je
» vais en avoir huit couples. C'est d'après des
» photographies très agrandies que je reproduis
» ces dessins. Je fais de mon travail une spéculation, car chaque couple de portraits offert à

» chacun de mes enfants est payé par lui
» moyennant dix messes pour leur mère. »

Le but qu'il poursuit donne à son crayon une grande ardeur et il s'anime par la pensée de retrouver au foyer de chacun des siens l'image aimée, fruit d'un travail plus d'une fois interrompu par ses larmes. Il ne se décourage ni par la longueur de l'œuvre ni par sa monotonie, et douze fois il la recommence afin de satisfaire ses douze enfants.

Après trois années de pénible veuvage, un événement douloureux vint le frapper.

Le 5 Mars 1890, un terrible incendie éclate dans son atelier. Il trouve dans les bois accumulés un aliment facile et bientôt des flammes s'élèvent et gagnent de proche en proche.

En un instant les ateliers ne sont plus qu'un immense brasier. Il est midi, les secours ne tardent pas à arriver, mais comment arrêter la flamme dévorante qui avance comme une marée de feu !

Charles est là, témoin impuissant du désas-

tre, et l'incendie s'étend toujours ! Voilà qu'il envahit l'atelier des modèles : c'est le fruit d'un travail de près d'un demi-siècle qui va disparaître en un instant ! Quelle douleur pour un artiste d'assister à l'anéantissement de ses travaux, à la destruction irréparable de ce qui lui a coûté tant de peine, de ce qui lui a valu tant de gloire !

Un vaste bureau, tapissé de casiers, renferme les innombrables dessins, grandeur d'exécution, des travaux sortis de la maison ; dans un moment, la flamme va l'atteindre et compléter la catastrophe. On cherche à sauver ce précieux trésor, mais il faut à cette œuvre un temps considérable, la chaleur est intense, la fumée suffoque, la flamme se précipite : encore un moment et tout est perdu !

Charles ne perd rien de son sang froid ; il appelle à son aide quelques soldats de bonne volonté, les entraîne à sa suite, et devant le foyer brûlant, ils enlèvent les dessins précieux qu'ils jettent, par une fenêtre, dans la cour

voisine. Avec une présence d'esprit admirable, il dirige lui-même la délicate opération, donne ses ordres, excite les travailleurs qui font des prodiges d'activité. C'est une lutte terrible entre ces hommes et le feu, lutte qui prend fin quand l'incendie, se communiquant aux paquets de dessins, les arrache des mains des vaillants sauveteurs. Il en restait seulement quelques-uns qu'on dût abandonner à l'élément destructeur.

La pièce voisine contenait les dessins en petit ; il ne fallait pas songer à lutter plus longtemps contre la flamme envahissante : elle restait définitivement victorieuse, et ceux qui l'avaient combattue jusqu'alors étaient forcés de battre en retraite devant ses brûlantes ardeurs.

Mais les hommes vaincus, le secours d'Enhaut vint en aide et ce dernier désastre fut conjuré.

Par une protection que l'homme de foi appelait volontiers miraculeuse, l'incendie s'arrêta, maintenu dans ses limites par une force secrète,

plus puissante que tous les efforts humains. A quelques mètres du bureau se trouvait l'atelier de modelage, envahi déjà par les flammes et dont la porte de communication était surmontée d'un médaillon en plâtre représentant Notre-Dame de Grâces. Cette image parut le rempart invincible devant lequel le fléau s'était brisé.

Après l'incendie, on la retrouva intacte, accrochée à une cloison préservée et surmontée d'une partie de plafond formant baldaquin d'une saillie d'un mètre, seul morceau que le feu eut épargné, on ne sait comment, pour mieux faire ressortir l'effet de la protection de Marie.

Le bureau était préservé et tous ses carreaux brisés témoignaient de l'intensité du foyer qui, si près de lui, semblait avoir renoncé à poursuivre plus loin son œuvre de destruction.

Sans cette protection, le désastre eut été irréparable et qui sait si l'incendie ne se serait pas étendu jusqu'aux habitations voisines déjà sérieusement menacées.

Dans un pareil malheur, on ne songe pas à ce qui est épargné, et l'on pleure ce qui est perdu. Perte bien grande d'ailleurs, épreuve poignante pour l'artiste.

En cette circonstance, comme en toutes celles qui venaient l'affliger, les témoignages de sympathie ne lui manquent pas. Avec quel cœur les amis déplorent son malheur, quelles condoléances pour la perte de ses modèles, mais aussi combien de paroles d'espérance.

Quelques-uns rappellent la pensée du saint homme Job, le grand éprouvé de l'Ancien Testament.

« Comme lui, vous pouvez dire : Le Seigneur
» m'a tout donné, le Seigneur m'a tout enlevé,
» et je suis persuadé que vous ajouterez avec
» lui : Que son Saint Nom soit béni. Je connais
» trop votre foi vive, votre solide vertu pour en
» douter.

D'autres, le souvenir des grandes réunions royalistes d'autrefois.

« Vos anciens amis politiques ne sauraient

» pas non plus oublier la grandiose hospitalité
» que vous leur avez offerte dans ce bel atelier,
» aujourd'hui détruit, en des jours où il était
» encore possible d'espérer. »

Mais la note dominante est celle de la confiance :

« Mon pauvre ami, c'est le moment de jeter
» là-haut un grand cri d'espérance ! quelle
» perte, mais aussi quelle foi vous avez, et
» comme vous saurez baiser la main divine qui
» afflige ! Allons, espérons qu'avec la grâce tout
» va ressusciter, et qu'à part les pertes irrépa-
» rables, vous en serez récompensé par un
» nouvel essor de vos affaires. Mais grand
» Dieu ! quelle horrible réclame qu'un pareil
» incendie. »

Après le malheur, chacun promet le relèvement et la réparation.

« Job retrouva beaucoup plus qu'il n'avait
» perdu.... »

« Aie confiance en Celui qui ne t'a jamais
» abandonné, il permettra que tu revoies ta
» maison reflleurir ».

Elle refleurit en effet.

Autrefois l'atelier, successivement agrandi, manquait d'unité, le feu ayant fait table rase, tout se releva dans un harmonieux ensemble. L'atelier était beau, il devint magnifique et comporta toutes les améliorations du progrès moderne. La machine à vapeur y fit son apparition, et désormais la cadence du piston, activant les outils perfectionnés, se maria aux vieux bruits des scies, des marteaux et des varlopes.

Une grande fête de famille inaugura le nouvel établissement relevé de ses cendres, mais dans ce repas ne se retrouvèrent plus les joies des réunions d'antan. En face du maître de la maison, la place de Palmyre était vide, et sa fille aînée, Marie, pour prendre part à la fête, avait quitté avec peine son lit douloureux, et portait sur ses traits, les signes avant-coureurs d'une fin prochaine.

Mariée en 1870, le 7 Mai, le même jour que sa sœur Louise, elle avait toujours mené une vie

humble et cachée. Tout en elle rappelait sa mère ; par sa bonté, sa douceur, sa piété, elle lui était semblable, et tout son extérieur reflétait sa noble simplicité. Souvent souffrante, comme elle aussi, on ne l'entendait jamais se plaindre, à tous elle dissimulait sa peine, afin de ne faire souffrir personne. Elle vivait comme une sainte et c'est de ce nom que beaucoup la nommaient.

Après une cruelle maladie, elle mourut consolée par les secours d'En-haut, elle n'avait que quarante-six ans et laissait une enfant, la seule que le bon Dieu eût accordée à ses prières.

Son père la pleura beaucoup, comme on pleure une fille dans laquelle on revoit les traits et les vertus d'une compagne trop tôt disparue.

A partir de ce moment, Charles continue à trouver sa consolation en Dieu et aime à revoir souvent ses chers enfants. Tous les jours, il assiste à la sainte messe, récite son chapelet et fait à chacun des siens une petite visite toute cordiale.

L'avenir de ses deux derniers le préoccupait beaucoup.

L'un d'eux faisait à Brest ses études médicales ; il lui écrit :

« Je suis heureux des détails que tu me
» donnes, et de ce que tu te plais dans ta nou-
» velle position. Tu le sais, la meilleure manière
» de vivre heureux, c'est de se bien conduire et
» de travailler avec goût. Tu rends service aux
» malheureux souffrants, pense de temps en
» temps à offrir tes peines au bon Dieu pour la
» réussite de tes examens. Nous prions tou-
» jours beaucoup pour toi.

La prière paternelle fut exaucée, le jeune homme, devenu docteur en médecine, dans la marine, avait été envoyé au Sénégal et il ambitionnait de faire la campagne du Dahomey. Il s'en ouvre à son père qui lui répond :

« Je ne saurais te blâmer de la demande que
» tu as faite d'aller au Dahomey, mais de tous
» les avantages que tu énumères, c'est la
» perspective de te revoir plus tôt qui m'a

» touché le plus, et ce qui m'a fait le plus de
» bien, ce sont les sentiments chrétiens que tu
» exprimes. Tu es dans la vérité, mon bien
» cher Jean, soyons toujours unis de cœur en
» Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tout est là, le
» reste est peu de chose.

Tels étaient les conseils donnés à ce cher enfant, si éloigné de la France, et qu'il ne devait plus revoir.

De plus en plus, il avait l'habitude de la prière, c'était l'occupation de tous ses moments.

Un jour il voit une de ses filles faire un signe de croix, au moment où l'heure sonne, cet acte de religion lui rappelle que sa mère lui apprit cette dévotion, lorsqu'elle le tenait sur ses genoux.

Elle avait pour formule une oraison jaculatoire toute pleine de naïveté et de saveur antique : « A cette heure et à toute heure que
» Jésus soit dans mon cœur. Que la bonne
» Notre-Dame soit dans mon âme. Alleluia.
» *Ave Maria.* » Ce simple élan du cœur, Charles

l'avait souvent répété, et quand la vieillesse arriva, il y fit cette modification : Au lieu de dire : « Que la bonne Notre-Dame soit dans » mon âme, » il répétait « sauve mon âme » souhait bien convenable au soir de la vie.

De plus en plus, il pense à l'éternité. Doit-il faire un achat, il ne veut plus de provisions. A un ami de Libourne auquel il achète du vin, il en demande du bon pour offrir à ses amis, mais qu'il puisse boire dans un an ou deux au plus tard et il ajoute : « Qui sait si d'ici là le bon Dieu ne m'aura pas rappelé à Lui. »

A son fils, médecin, qui lui offre ses souhaits de fête, il répond : « Ce qui me fait surtout » plaisir, c'est que tu me promets de prier » particulièrement pour mon salut, car tout » le reste n'est que secondaire, la vie est si » courte ! »

Le vaillant chrétien est, en effet, arrivé à la fin de sa carrière.

Bientôt la maladie vient le frapper et il se soumet de grand cœur à la volonté de Dieu.

Une amélioration survenue dans son état lui permet cependant de se faire quelque illusion ; il sort en ville, portant sur son visage défait comme un sourire d'espérance, mais il retombe bientôt pour ne plus se relever.

Il montre dans la lutte suprême une admirable patience, et manifeste une fois de plus toute l'ardeur de ses sentiments chrétiens. En toute occasion il accepte avec une docilité parfaite, sans se plaindre, les remèdes qui lui sont présentés. Parfois très violents, ils lui causent des souffrances aiguës, mais il ne refuse rien de cette médication pénible, bien qu'il ne garde aucune illusion sur son efficacité...

Seul, il est préoccupé de la gravité de son état ; son âme l'intéresse avant tout, et les remèdes spirituels sont ceux qu'il réclame avec le plus d'instances.

Les docteurs appelés en consultation ne témoignent aucune inquiétude, le malade n'a pas de fièvre, et aucun danger immédiat ne le menace ; ils se montrent d'ailleurs fort indécis

sur la nature du mal et ne se prononcent pas. Charles seul apprécie son état, et le jeudi 28 Avril, quoique debout encore, veut voir son confesseur. Celui-ci se présente le lendemain et entend la confession du cher malade, qui, dès lors, commence à garder le lit.

Quoique très gravement atteint, il a tellement à cœur d'observer les lois de l'Eglise, qu'en ce vendredi, le dernier qu'il devait passer sur cette terre, il ne veut pas les enfreindre. Il ne prend plus que des aliments liquides, le bouillon lui est particulièrement recommandé, mais ce vendredi-là, il n'en veut point accepter, et malgré l'insistance des siens, il fait encore abstinence complète d'aliments gras.

A partir de ce moment, il vit de plus en plus uni à Dieu. Souvent on le surprend, récitant de courtes prières ou de ferventes invocations. Pour ceux qui l'entourent, il n'a que des paroles de remerciements et de reconnaissance, en retour des soins qu'il reçoit. Il trouve un soulagement à ses souffrances dans la présence

continuelle d'un de ses enfants, car il veut qu'au moins l'un d'eux demeure constamment près de lui.

Le mardi 2 Mai, les médecins décident qu'une médication très énergique doit être administrée. Charles se soumet sans observation à l'ordonnance, mais ne veut point prendre le remède avant de s'être confessé de nouveau. Le prêtre entend sa confession, puis il se livre aux docteurs.

Soudain, on le voit pâlir, ses deux fils aînés le soutiennent, son confesseur au pied du lit lève la main pour le bénir encore. Son regard éteint se porte vers le Crucifix, il entrevoit l'image de son Sauveur, les médailles et le chapelet de sa chère femme qu'il y avait suspendus, puis en souriant, il s'endort dans le sein de Dieu.

Au matin de ce dernier jour avait été célébrée en l'église de La Madeleine une messe en l'honneur de Marie, Mère admirable, dont il avait placé l'image sur la façade de sa demeure et cette Mère du ciel lui facilita le terrible passage.

Comme à sa chère femme, Dieu lui épargna les angoisses suprêmes, l'agonie terrible, les adieux déchirants, et, prêts tous deux à paraître devant Celui qu'ils avaient tant aimé, ils s'endormirent doucement du dernier sommeil.

Le lendemain, les journaux firent l'éloge du défunt.

Voici comment s'exprimait la *Vraie France* :

« Monsieur Buisine était une remarquable
» personnalité. Homme de foi et d'énergie, très
» ferme dans ses croyances religieuses comme
» dans ses convictions politiques, il appartenait
» à une ancienne famille lilloise dont il avait
» hérité le respect des traditions. Depuis deux
» siècles, ses ascendants furent tous membres
» de la Confrérie du Saint-Sacrement, de la
» paroisse Sainte-Catherine. Ayant chez lui de
» pareils exemples, M. Buisine sut s'en montrer
» digne. Sa piété était solide, sincère, comme
» son âme était droite et forte.

» Simple et modeste, l'homme excellent que
» Dieu vient de rappeler à Lui, était un véritable

» artiste, très épris des choses de son métier
» qu'il exerçait avec la foi ardente d'un maître
» imagier d'un autre âge.

» Pour nous qui l'avons connu et aimé, nous
» voudrions résumer d'un seul mot cette vie
» d'honnête homme et de chrétien : il fut fidèle. »

L'Émancipateur, après avoir reproduit cet article, ajoutait :

« Nous nous joignons à nos confrères de
» Lille pour dire tous les regrets que nous
» cause cette mort absolument inattendue.

» Il y a peu de temps, nous avions eu encore
» le plaisir de causer avec M. Buisine. Il était
» comme toujours, plein de vigueur et d'activité.

» Catholique et Royaliste sans défaillance,
» la devise de toute sa vie, ainsi que le dit la
» *Vraie France*, fut : « Fidélité ».

» Tout ce qui était grand et noble le touchait,
» l'émouvait. Il avait l'âme haute, le caractère
» noble et ferme.

» Nous prions toute sa famille de croire à la
» profonde douleur que nous cause cette mort. »

« Nous estimions d'une façon toute particulière M. Buisine, et en le perdant, nous perdons l'un des hommes auxquels, avec notre affection, était allé tout naturellement notre respect. »

Aux funérailles un grand concours d'hommes de toutes les conditions et de tous les partis vinrent témoigner par leur présence de l'universelle sympathie dont jouissait le défunt. A la suite de ses nombreux enfants et petits-enfants, on remarquait un très grand nombre de prêtres et la plupart des sommités catholiques de Lille.

Quelques jours après cette manifestation douloureuse, Monseigneur Sonnois, archevêque de Cambrai, voulut témoigner à la famille Buisine toute sa sympathie. Voici en quels termes la *Vraie France* raconte cet événement :

« Monseigneur Sonnois a visité, mardi matin, les ateliers de M. Buisine. Sa Grandeur avait appris, ces jours derniers, la mort de M. Buisine père et avait résolu de témoigner sa sympathie au fils et à la famille du regretté sculpteur qui, pendant plus de cinquante ans, se consacra à

l'industrie des ameublements religieux. De plus, une autre raison invitait encore Monseigneur l'Archevêque, la maison Buisine exécute actuellement un travail de décoration monumentale pour la chapelle du Grand Séminaire de Cambrai à l'occasion du Jubilé prochain de son vénéré supérieur.

A neuf heures, Monseigneur Sonnois, accompagné de M. le Vicaire-Général Carlier et de M. l'abbé Dhalluin, aumônier, arrivait aux ateliers et était reçu par Monseigneur Dehaisnes, M. Cordonnier, architecte des travaux du Grand Séminaire, et M. Ed. Buisine, entouré de sa famille et de tous ses ouvriers. Monseigneur Dehaisnes présente à Monseigneur Sonnois MM. Cordonnier et Buisine.

M. Buisine prit alors la parole et s'exprima en ces termes :

« MONSEIGNEUR,

» C'est avec la plus vive émotion que je connus, au lendemain de la mort de mon père,

votre intention de venir visiter nos ateliers, et c'est avec les sentiments de la plus vive reconnaissance que je remercie Votre Grandeur de ce témoignage sympathique si consolant pour moi dans les jours présents.

» Permettez-moi, Monseigneur, de vous exprimer tout mon regret de ce que mon vénéré père n'ait pu lui-même vous rendre les honneurs de ces ateliers qu'il a édifiés à force de travail, d'énergie et de patience; certes, c'eût été pour lui une bien grande joie de recevoir Votre Grandeur! Dieu lui permet, j'espère, de partager du haut du Ciel le bonheur que j'éprouve en ce moment.

» J'ai l'honneur de vous présenter, Monseigneur, mes ouvriers dessinateurs, sculpteurs et menuisiers, sollicitant de votre paternelle bonté une bénédiction toute spéciale pour votre très humble fils, pour la prospérité de mon établissement et pour mes chers ouvriers. »

Monseigneur Sonnois félicita M. Buisine et engagea les ouvriers à persévérer dans les bons

sentiments qui les unissent à leur patron, sentiments qui ne peuvent que resserrer les liens de la famille ouvrière à laquelle il s'intéresse particulièrement. Puis Monseigneur visita les divers ateliers après avoir béni tout le personnel, et exprimé ses souhaits pour la prospérité et l'accroissement de cet établissement deux fois séculaire.

*
* * *

Telle est cette vie pleine d'édification et d'enseignement. Elle nous a montré un homme doué des plus heureuses qualités naturelles, aux prises avec les plus grandes difficultés, et sachant les vaincre par une énergie indomptable, au service d'une conviction religieuse qui ne fut jamais ébranlée. Au début, que d'obstacles ! Un caractère entier et difficile que l'habitude de la vertu n'a pas encore eu le temps d'assouplir ; un talent qui peut être deviné, mais qui s'ignore, la privation presque complète de l'étude des sciences et des arts sans lesquels il semble

impossible de réussir dans une carrière, exigeant, à côté du génie de l'artiste, une grande expérience des procédés et une entente complète des affaires, mais tout cela ne pût arrêter son essor.

Il possédait au suprême degré une qualité maîtresse : l'énergie, et avec elle une foi qui rend tout facile, parce qu'elle a Dieu pour appui. Une heureuse union vint parfaire ses éminentes qualités en y ajoutant les vertus aimables de cette compagne tout à la fois si douce et si forte.

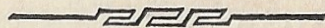
Son foyer se peuple d'une famille nombreuse, et dès lors, se révèlent en cette âme toutes les tendresses paternelles. Quelle sollicitude de tous les jours et de tous les instants, quel tact dans la conduite des différents caractères, et surtout quel soin pour donner à ces chers enfants les convictions chrétiennes !

Père modèle, il est encore citoyen sans reproche, attaché à des opinions qu'il embrasse parcequ'il voit dans leur triomphe le bonheur de son pays, réservant toutefois à Dieu et à

l'Église la première place en son cœur et la plus large part de son dévouement.

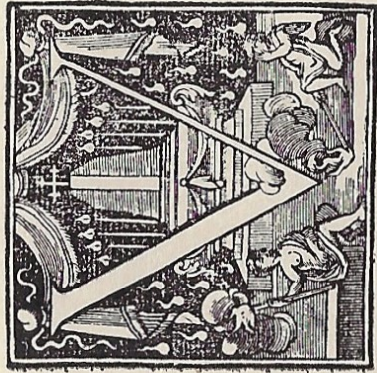
Et maintenant, conservons comme un précieux trésor cette mémoire sans tache, elle rappelle le devoir dans ce qu'il a de plus noble et de plus glorieux; et si tous doivent subir l'influence de ce grand exemple, qu'il est précieux à ses enfants!

Que chacun d'eux garde donc le magnifique héritage de ses convictions et de sa foi; que tous aient à cœur de reproduire quelques traits de cette figure à la fois si simple, si noble et si grande devant Dieu!



MESSIEURS ET DAMES,

VOUS êtes priés d'assister au CONVOI de



PHILIPPE, BUSSINNE,

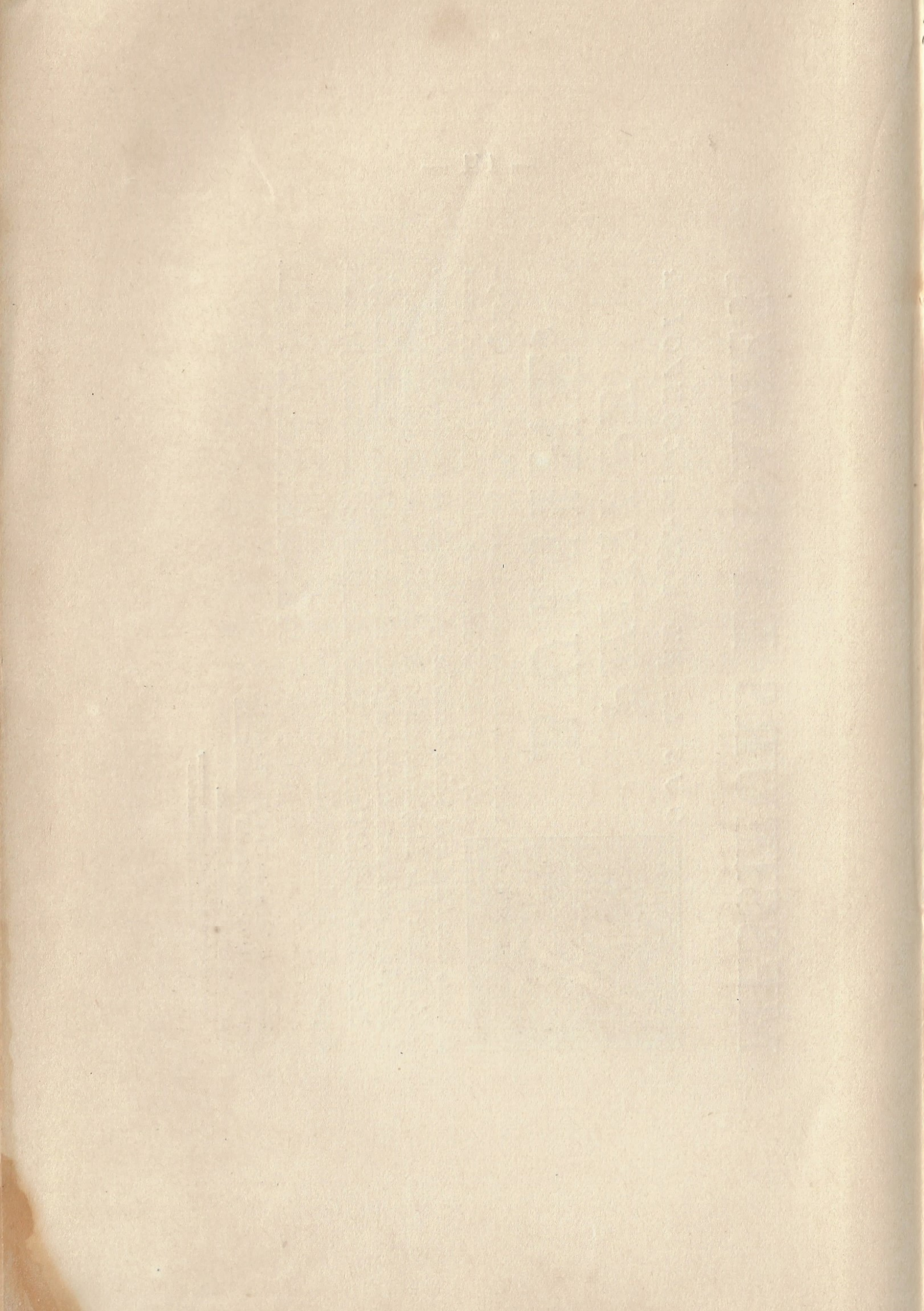
Marchand de Farines, décédé le 24 Mars 1768, âgé de 92 ans, qui se fera Vendredi 25 dudit mois, à quatre heures

& demie, dans l'Église de Sainte Catherine, sa Paroisse, où son Corps sera inhumé.
L'Assemblée à la Maison mortuaire, Rue de Sainte Catherine, près de l'Église.

Mardi 29, aux FUNÉRAILLES qui seront célébrées à neuf heures, dans ladite Église.
Et Lundi 11 Avril, à l'OBIT que les Maîtres de l'Adoration feront célébrer à sept heures & quart, dans la susdite Église.

Un DE PROFUNDIS, s'il vous plait.

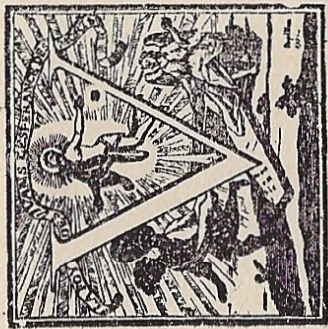
Les Dames sont priées de s'assembler dans la Chapelle de SAINT NICOLAS, où les Messes seront célébrées pendant les Funérailles.



MESSIEURS ET DAMES,

VOUS êtes priés d'assister aux Convoi & Funérailles de

**J E A N - F R A N Ç O I S
B U I S I N E ,**



Mâitre Menuisier en cette Ville, décédé le 12 Mars 1785, qui se feront
Lundi 14 dudit mois, à neuf heures, dans l'Eglise de Sainte Catherine sa Paroisse; & ensuite dans
celle de Wazemmes, à dix heures & demie, où son Corps sera conduit & inhumé.

L'Assemblée à la Maison mortuaire, Rue d'Angleterre.

*Et Jeudi 17, à l'Obit que les Confrères de l'Angé-Gardien feront célébrer à huit heures & quart,
dans ladite Paroisse de Sainte Catherine.*

Un DE PROFUNDIS, s'il vous plaît.

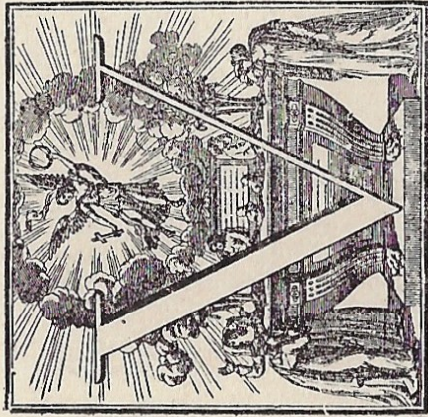
Les Dames sont priées de s'assembler dans la
Chapelle de N. D. de Tongre, où les Messes
seront célébrées pendant les Funérailles, &
cinq jours suivans, depuis neuf heures &
demie jusqu'à midi.

MESSIEURS ET DAMES,

VOUS êtes priés d'assister au CONVOI de M^r.

JEAN - FRANÇOIS - JOSEPH

BUISINE,



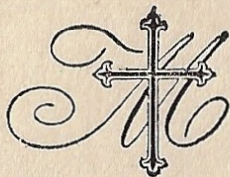
Boyen des Maîtres Menuisiers de cette Ville, et Administrateur de la Confrérie du Saint-Sacrement de la Paroisse Sainte Catherine, *décédé le vingt-cinq Décembre mil huit cent trente, âgé de soixante-dix-huit ans, administré du Sacrement de l'Extrême-Onction; lequel Convoi aura lieu Lundi vingt-sept dudit mois, à trois heures, à l'Eglise de Sainte Catherine, sa Paroisse, d'où son Corps sera conduit au Cimetière de la Ville, pour y être inhumé.*

L'Assemblée à la Maison mortuaire, rue d'Angleterre, N.º 64.

Jeudi trente, aux MESSSES qui seront célébrées dans ladite Eglise, en la chapelle de Notre-Dame de la Treille, pendant toute la matinée. (la dernière MESSE à onze heures).

Et Vendredi trente-un, à l'OBIT SOLENNEL que MM. les Administrateurs de la Confrérie du Saint Sacrement, feront célébrer à dix heures.

Le DE PROFUNDIS, s'il vous plait.



Monsieur BUISINE-RIGOT, Sculpteur, Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand,
Madame BUISINE-RIGOT,
Mademoiselle LOUISE BUISINE,
Monsieur et Madame BUISINE-CLAIS et leurs Enfants,
Monsieur et Madame BUISINE-COURTOIS et leurs Enfants,
Monsieur et Madame FÉMY-BUISINE et leur Fille,
Monsieur TURPIN-BUISINE et ses Enfants,
Monsieur et Madame HÉAULME-BUISINE et leurs Enfants,
Monsieur et Madame COUPEY-BUISINE.
Messieurs JOSEPH, JEAN et HENRI BUISINE,
Mesdemoiselles GABRIELLE et JEANNE BUISINE,
Madame veuve LEPEZ-BUISINE.
Monsieur et Madame LEPEZ-ANGELLIER et leur Famille,
Monsieur et Madame LEPEZ-BECQUART,
Madame veuve LABBÉ-LEPEZ et sa Famille,
Monsieur et Madame LAURENGE-LEPEZ et leur Famille,
Monsieur et Madame LÉCUTIEZ-LEPEZ et leurs Enfants,
La Famille des feus Monsieur et Madame HENRI LAVAINNE,
La Famille des feus Monsieur et Madame STALARS-LAVAINNE,
Monsieur et Madame RIGOT-STALARS et leur Famille.

Ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent d'éprouver en la personne de Monsieur

CHARLES-DÉSIRÉ

BUISINE-LAVAINNE

PROPRIÉTAIRE

Leur Père, Aïeul, Bis-aïeul, Frère, Oncle, Grand-Oncle, Arrière-Grand-Oncle, décédé le 12 Juillet 1881, dans sa quatre-vingt-neuvième année, administré des Sacrements de notre Mère la sainte Eglise.

Ils vous prient d'assister aux CONVOI et SERVICE qui auront lieu Jeudi 14 dudit mois, à dix heures, en l'église de La Madeleine, sa paroisse, d'où son corps sera conduit au cimetière de l'Est, pour y être inhumé.

(Les Nocturnes et Laudes seront chantés la veille, à six heures et demie.)

L'assemblée à la maison mortuaire, rue des Canoniers, 7 et 9, à neuf heures trois quarts.

Ils vous prient aussi d'assister aux Messes qui seront célébrées, au Maître-Autel de ladite Eglise, Samedi 23, pendant toute la matinée, et à l'Obit qui sera chanté le même jour à onze heures, (Les Laudes à dix et demie), et à Celui que les Membres de la Confrérie du Saint-Sacrement feront chanter, Vendredi 22 à huit heures.

Un DE PROFUNDIS, s'il vous plait.

Lille, le 12 Juillet 1881.



Monsieur et Madame Eo. BUISINE-COURTOIS;
Monsieur et Madame Joseph BUISINE-LEDOUX;
Monsieur le Docteur J. BUISINE, Médecin militaire, à Dakar;
Monsieur H. BUISINE;
Madame veuve Ch. BUISINE-CLAIS;
Monsieur FÉMY-BUISINE;
Monsieur TURPIN-BUISINE;
Monsieur et Madame HÉAULME-BUISINE;
Monsieur et Madame COUPEY-BUISINE;
Dame GABRIELLE BUISINE, en Religion Mère STANISLAS, Religieuse Ursuline à Saint-Sauve
(près Valenciennes);
Monsieur et Madame TRUFFAUT-BUISINE;
Messieurs MAURICE, PAUL et EDMOND BUISINÉ; Mademoiselle MADELEINE BUISINE;
Messieurs CHARLES et PAUL BUISINE; Mesdemoiselles JEANNE, HÉLÈNE, LOUISE et MARGUERITE
BUISINE; Mademoiselle MARIE-LOUISE FÉMY; Monsieur PIERRE TURPIN; Mademoiselle MARIE
TURPIN; Messieurs HENRI et RÉGIS HÉAULME; Mesdemoiselles CÉLINE, MARIE-THÉRÈSE,
GABRIELLE, JEANNE et LOUISE HÉAULME; Monsieur JOSEPH COUPEY;
Messieurs CHARLES et ANDRÉ TRUFFAUT; Mademoiselle LOUISE TRUFFAUT;
Mademoiselle LOUISE BUISINE;
Madame veuve RIGOT-STALARS et sa Famille; Madame veuve HAUTTECŒUR-RIGOT
et sa Famille; Madame veuve RIGOT-LEGRAND et ses Enfants;
Monsieur et Madame RACHEZ-RIGOT et leur Famille;
La Famille des feus Monsieur et Madame LEPEZ-BUISINE;
La Famille des feus Monsieur et Madame BONNAIRE;
La Famille des feus Monsieur et Madame STALARS-LAVAINNE;
Ont la douleur de vous faire part de la perte irréparable qu'ils viennent d'éprouver en la personne
de Monsieur

CHARLES-ALEXIS-FRANÇOIS

B U I S I N E

PROPRIÉTAIRE

CHEVALIER DE SAINT-GRÉGOIRE-LE-GRAND

Leur Père, Beau-Père, Aïeul, Frère, Beau-Frère, Oncle, Grand-Oncle et Cousin, décédé le 2 Mai 1893, dans sa soixante-treizième année, administré des Sacrements de notre Mère la Sainte Eglise.
Ils vous prient d'assister aux **CONVOI & SERVICE** qui auront lieu le **Vendredi 5 courant, à onze heures**, en l'Eglise de La Madeleine, sa paroisse, d'où son corps sera conduit au cimetière de l'Est pour y être inhumé.

Les Matinées et Laudes seront chantées la veille à sept heures.

L'assemblée à la maison mortuaire, rue des Canonniers, 7 et 9, à dix heures trois quarts.

Ils vous prient aussi d'assister aux **MESSES** qui seront célébrées au Maître-Autel de ladite Eglise, le **Samedi 13 dudit mois**, pendant toute la matinée; et à l'**OBIT** qui sera chanté le même jour, à **onze heures** (les Laudes à dix heures et demie);

A la **MESSE** que la Conférence Saint-Vincent-de-Paul fera célébrer le **Vendredi 12, à huit heures**;

A l'**OBIT** que la Confrérie du Très Saint-Sacrement fera chanter le **Mardi 16 à huit heures**;

A l'**OBIT** que la Confrérie du Sacré-Cœur fera chanter le **Mercredi 17, à huit heures**;

A l'**OBIT** que MM. les Ouvriers de la Maison BUISINE-RIGOT et FILS, feront chanter, en l'Eglise de la Madeleine, le **Mercredi 17, à neuf heures** (les Laudes à huit heures trois quarts).

A la **MESSE** que la Société de Saint-Joseph fera célébrer en l'Eglise Sainte-Catherine, le **Mardi 23, à sept heures**.

UN DE PROFUNDIS, s'il vous plaît.

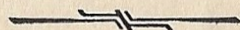
LILLE, le 2 Mai 1893.

Lille. — Imp. H. MORSEL ET CIE, 19, rue de Pas.

TABLE

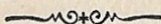


| | Pages |
|--|-------|
| DÉDICACE..... | 5 |
| CHAPITRE I. — Journal de son enfance..... | 7 |
| CHAPITRE II. — Ses enfants, ses travaux..... | 21 |
| CHAPITRE III. — Vie de famille..... | 39 |
| CHAPITRE IV. — L'ami, le citoyen, l'enfant de l'église..... | 59 |
| CHAPITRE V. — Sa foi..... | 79 |
| CHAPITRE VI. — Ses épreuves..... | 97 |
| CHAPITRE VII. — Dénouement..... | 115 |



.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

TABLE DES GRAVURES



| | Pages |
|---|-------|
| Portrait de M. Charles BUISINE | 4 |
| Portrait de M ^{me} Charles BUISINE, née Palmyre RIGOT | 37 |
| Portrait de M. Désiré BUISINE-LAVAINNE | 77 |
| BILLETS MORTUAIRES DES ANCÊTRES : | |
| M. Philippe BUISINE..... | 141 |
| M. Jean-François BUISINE..... | 143 |
| M. Jean-François-Joseph BUISINE..... | 145 |
| M. Charles-Désiré BUISINE-LAVAINNE..... | 147 |
| M. Charles-Alexis-François BUISINE..... | 149 |
| ARBRE GÉNÉALOGIQUE. | |



GÉNÉALOGIE DE PHILIPPE BUTSINE, NÉ A LILLE EN 1676, MORT LE 24 MARS 1768

Nota — Les six enfants dont les noms sont indiqués se sont dispersés tous à la Révolution de 1793, d'après le mariage de DÉSIRÉ BUTSINE, qui le tenait de son Père.

JEAN-FRANÇOIS
Mère, Monsieur à Lille.
Né en 1721.
Mort le 12 Mars 1785.
Marié à M^{lle} ANNE-DELEPPEZ, née le 23 Mars (An XII) (12 Février 1805), elle était née en 1731.

JEAN-FRANÇOIS
Mère, Monsieur à Lille.
Né en 1722.
Mort le 25 Décembre 1890.
Marié à S^{te} JUSTINE-MARTIN, née en 1790, morte le 24 Vendémiaire (An X).

PHILIPPE
Mère, Monsieur à Lille.
Marié & fils sans enfant.

MARIE-THÉRÈSE
Née en 1762.
Morte le 5 Janvier 1819.

LOUIS
Monsieur.
Roi d'Édimbourg de son Père pendant sa mort.
Marié à HENRIETTE-BERTHE, née en 1772, morte en 1865.

LOUIS
Né en 1796.
Mort en 1883.

SOPHIE
Née en Septembre 1790.
Morte en 1889.
Mariée en 1824 à DOMINIQUE-LAPPEZ, Monsieur à Lille.

LOUISE-CHARLOTTE
Née le 16 Juillet 1822.

LOUISE
Née en 1828.
Titée en Algérie le 5 Août 1876.

LOUIS
Née en 1827.
Morte le 27 Juin 1849.

LOUIS
Mort en bas-âge.

LOUIS
Mort en bas-âge.

ALEXANDRE
Tité à Leipzig en Octobre 1833.

LOUIS
Mort en bas-âge.

LOUIS
Mort en bas-âge.

LOUIS
Mort en bas-âge.

DÉSIRÉ
Mère, Monsieur à Lille.
Né le 29 Janvier 1768.
Mort le 12 Juillet 1881.
Marié le 20 Juillet 1819 à CARRIÈRE L'AVAINNE.
Né en Mai 1792.
Mort en Octobre 1890.

ROMAIN
Mort à Cologne en 1818 à la retraite de Brasse.

CHARLES-ALEXIS-FRANÇOIS
Monsieur à Lille.
Rue des Croisettes, 7 et 9.
Né le 20 Juillet 1829.
Mort le 2 Mai 1883.
Marié le 20 Janvier 1844 à PAULINE-SOPHIE-LEGOT.
Né le 18 Avril 1825.
Mort le 27 Mars 1887.

LOUISE-CHARLOTTE
Née le 16 Juillet 1822.

LOUISE
Née en 1828.
Titée en Algérie le 5 Août 1876.

LOUISE
Née en 1827.
Morte le 27 Juin 1849.

LOUIS
Mort en bas-âge.

EDMOND
Mort en bas-âge.

LOUIS
Mort en bas-âge.

LOUIS
Mort en bas-âge.

LOUIS
Mort en bas-âge.

LOUIS
Mort en bas-âge.

LOUIS
Mort en bas-âge.

MARIE-SOPHIE
Née le 18 Novembre 1814.
Morte le 21 Août 1896.
Mariée le 7 Mai 1870 à ALEXANDRE-ELIEN.
Né le 17 Novembre 1829.

LOUISE-MARIE
Née le 11 Juin 1816.
Morte le 26 Janvier 1877.
Mariée le 7 Mai 1870 à FRANÇOIS-LEOPOLD.
Né le 8 Mars 1829.

THÉRÈSE-CAROLINE
Née le 3 Juillet 1816.
Mort le 18 Septembre 1871 à S^{te} JEANNE-DE-LA-CHAPELLE.
Né le 11 Mars 1825.

CHARLES-PROSPER
Né le 6 Septembre 1814.
Mort le 27 Février 1888.
Marié le 20 Janvier 1879 à ANNE-CLAUDE.
Né le 17 Août 1843.

CAROLINE-JUSTINE
Née le 19 Avril 1828.
Mariée le 20 Avril 1881 à LOUIS-COUPPEY.
Né le 14 Avril 1846.

EDOUARD-LUCIEN
Né le 14 Octobre 1826.
Marié le 19 Novembre 1878 à HÉLÈNE-COUPPEY.
Né le 17 Avril 1850.

JOSEPH-AUGUSTE
Né le 21 Mars 1828.
Mort le 21 Juin 1891 à JEAN-LÉON.
Né le 17 Mars 1850.

GABRIELLE-EMANUELE
Née le 4 Juillet 1801.
Entrée au couvent des Ursulines de S^{te}-Suzanne le 13 Octobre 1825.
Prise d'habit le 21 Janvier 1827.
Profession le 28 Janvier 1828.

PAUL-EMILE
Né le 12 Février 1822.
Mort le 29 Janvier 1883.

JEANNE
Née le 11 Septembre 1826.
Mort le 20 Septembre 1886 à S^{te} TRICHAET.
Né le 28 Février 1828.

JEAN-EDOUARD
Né le 18 Avril 1807.

HENRI-MICHEL
Né le 29 Septembre 1870.

Mère-Louise FÉMY

CHARLES-FRANÇOIS THIRPIN
MARIE-LOUISE

HENRI-COUPPEY, MÉDAILLÉ
CÉLESTE
Jésuite — Mort
Héris
Mère-Thérèse
CARRIÈRE
Héris
Mère — Mort
Louise

JOSEPH COUPPEY

CHARLES TRICHAET
ANNE
LOUISE
HÉRIE

MARIE-EMANUELE
Né le 29 Mars 1825.

MAURICE-NOEL
Né le 21 Décembre 1876.

PAUL-EDOUARD
Né le 19 Décembre 1879.

EDMOND-GABRIEL
Né le 21 Octobre 1880.

JEANNE-MARIE
Né le 29 Avril 1879.

CHARLES-EDOUARD
Né le 9 Janvier 1881.

HÉLÈNE-VIRGINIE
Née le 22 Juin 1882.

LOUISE-CATHERINE
Née le 25 Novembre 1883.

EDOUARD-JEAN
Mort le 29 Janvier 1886.

MARIE-EMANUELE
Née le 4 Novembre 1888.
Mort le 20 Novembre 1888.

PAUL-HENRI
Né le 10 Novembre 1890.

MARGUERITE-EMANUELE
Née le 10 Janvier 1886.

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ HUARD

ÉDOUARD LEFORT

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-JOSEPH DE LILLE

Préface de Monseigneur BAUNARD

1 Volume in-8° écu de 432, xxi pages..... 3 fr. »

TAFFIN-LEFORT, LILLE

~~~~~

DE PARIS A JÉRUSALEM

IMPRESSIONS & SOUVENIRS DU VI<sup>e</sup> PÈLERINAGE DE PÉNITENCE

1 Volume in-8° écu illustré, de 340 pages ... 4 fr. »

~~~~~

UNE ŒUVRE DE JEUNESSE

1 Volume in-8° écu de 160 pages..... 1 fr. 50

~~~~~

BIOGRAPHIE DE L'ABBÉ MILLE

1 Volume in-8° de 100 pages ..... 1 fr. »